



Journal Des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens.

24^e année

N^o VIII.

Bruxelles Desterbecq Passage St-Hubert l'ancien de la Haye
 Ayuntamiento de Madrid
 Amsterdam Desterbecq Nieuw endyk Over St-Nicolaas Straat

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Cinquième article.)

C'est une loi constante et d'une application rigoureusement universelle : à l'enthousiasme spontané, à l'élan naïf et sincère, tôt ou tard on voit succéder en ce monde la réflexion ironique, le bon sens trivial et railleur. La Grèce antique nous en offre déjà la preuve. Sur cette terre sacrée des grandes fictions, la muse épique met d'abord aux prises, dans l'*Iliade*, les héros et les dieux; plus tard, elle se contente de nous raconter le *Combat des Rats et des Grenouilles*.

Il en fut de même chez nous. Les vieux trouvères, les bardes féodaux disparurent peu à peu, pour faire place à une génération nouvelle. Avec eux s'éteignirent insensiblement les traditions chevaleresques de la race conquérante. En même temps, la race nationale, issue du sol gallo-romain, vint revendiquer son héritage, son droit de vivre et de penser; les Français se précipitèrent en foule dans l'arène abandonnée par les Francs. A partir de ce jour, l'épopée, naguère toute féodale, se rapprocha de plus en plus d'un terre-à-terre bourgeois et plébéien; des grands seigneurs elle passa aux *clercs*, fils de manants pour la plupart, enfants du peuple ou de ce qui alors contenait le peuple en germe. Un peu plus instruits que leurs nobles devanciers, ces nouveaux rhapsodes étaient par cela même beaucoup moins naïfs. Plus soucieux d'étaler à tout venant leur science indigeste et barbare, que d'éperonner en pure perte leur imagination rétive, ils transformèrent en histoire diffuse, en longue chronique rimée, l'héroïque *Chanson de Geste*. Leur *Iliade* devint une *Pharsale*, moins le génie de Lucain. Avec eux, le Pégase des anciens conteurs, le vaillant *Brœufort*, que nous avons vu précédemment à l'œuvre, ne fut plus un destrier; ce fut un cheval flamand, une bête de trait.

Le premier peut-être, Robert Wace, de l'île de Jersey, était entré dans cette voie prosaïque. Son fameux *Roman de Brut*, imité d'un livre latin de Geoffroy Arthur, archidiacre de Montmouth, n'est autre chose

qu'une interminable légende relative à la fondation et à l'histoire du royaume d'Angleterre. A l'entendre, l'origine des Bretons insulaires remonterait de la manière la plus authentique à un certain Brutus, petit-fils d'Ascagne et arrière-petit-fils du pieux Enée. A beau mentir qui reprend de si haut. Voici comment il débute :

Qui veult ouïr et veult savoir
De roy en roy et d'hoir en hoir (d'héritier en héritier),
Qui cils (ceux-là) furent et dont cils vinrent
Qui Angleterre primes (premièrement) tinrent,
Quels roys y a en ordre éu,
Et qui ainçois (avant) et qui puis (après) fu,
Maistre Huïstace l'a translaté,
Qui en conte la vérité
Si com le livre le devise.

On n'eut pas seulement recours aux récits et aux annales, une fois que la mine des conceptions chevaleresques eut paru s'épuiser; on invoqua, dans le même but, les nombreuses ressources du genre didactique. A quoi bon, en effet, se creuser jour et nuit le cerveau pour y découvrir à grand-peine telle ou telle aventure merveilleuse? N'était-il pas plus commode et plus expéditif de prendre à côté de soi des sujets tout préparés et pour lesquels on n'avait d'autres frais à faire que ceux d'une facile mise en œuvre? Ne pouvait-on pas habiller de *rhythmes* la grammaire, la rhétorique, l'agriculture, la chasse, la pêche, et même les *Institutes* de Justinien? Oui, on alla jusqu'à mettre en vers cette terrible prose de jurisconsultes; et ce fut Dannebault, un Normand sans doute, qui eut assez de courage pour entreprendre et achever cette besogne plus ou moins poétique.

Un intrépide trouvère de cette époque, Philippe de Than, rima de la même manière tout un traité de chronologie, ainsi qu'un long ouvrage sur les animaux, les oiseaux et les pierres précieuses. Il y décrit assez

agréablement l'adresse d'un hérisson pour emporter des grappes de raisin :

Au temps de vendanger,
Lores (alors) monte au palmer (à la branche),
Là où la grappe vit,
La plus mûre sêit (qu'il y eût);
S'en abat le raisin,
Moult lui est mal (mauvais) voisin.
Puis du palmer descend,
Sur les raisins s'étend;
Puis dessus se volote (se roule),
Rouond comme pelote.
Quand est très-ben chargé,
Li raisin embrocé (embroché),
Ainsi porte pasture
A ses fils par nature.

Ce gaillard hérisson, d'une malice si *piquante*, est probablement le même personnage que celui de la légende ésoquique, ou si ce n'est lui, c'est donc son frère; vous allez en juger :

« Un renard tomba par hasard dans une fondrière, dont le limon tenace lui embarrassa tellement les jambes, qu'il ne put s'en dépêtrer. Au même instant, un essaim de mouches vient fondre sur lui, et, le voyant sans défense, s'acharne à le piquer de toutes parts. Touché de compassion en présence d'un pareil spectacle, un hérisson s'approche du patient, et lui propose d'embrocher en masse toutes ces méchantes bêtes.

« — Garde-t'en bien, lui répond le renard, à qui semblable remède paraît pire que le mal; celles-ci, du moins, sont à peu près rassasiées. D'autres, affamées et dévorantes, viendraient prendre leur place, et me sucer le peu de sang qui me reste. »

Pierre de Vernon ou d'Abernon, qui florissait au douzième siècle, traduit du latin les *Enseignements d'Aristote*. La donnée de ce curieux ouvrage repose sur un échange de lettres qui est censé s'opérer entre Alexandre et son ancien précepteur. Dans cette correspondance imaginaire, le philosophe donne au roi de fort bons conseils; il l'exhorte à la douceur, à la tempérance et à la modestie :

— Soyez le père des peuples que la victoire a rendus vos sujets, lui répète-t-il sur tous les tons, sans trop se demander s'il ne prêche pas un peu dans le désert :

Alisandre, à vous convertez (attachez-vous)
Les corages (les cœurs) aux sujets qu'avez...
A gens matière pas ne donnez
Que mal puissent parler de vous;
Car le peuple, tout à estrous (aussitôt)
Quand mal de vous dire pourrait,
De léger (aisément) contre vous serait.

Médecin du corps en même temps que de l'âme, il parle à son élève des différentes maladies dont celui-ci peut être attaqué, malgré sa qualité de fils de Jupiter, et lui indique plusieurs excellents moyens d'hygiène, ou, le cas échéant, de guérison. Il l'invite à remplir scrupuleusement tous les devoirs que *Sainte-Eglise* lui impose, à pratiquer les commandements de Dieu, à honorer les gens de savoir et d'étude (Aristote ne s'oublie pas); mais avant tout, — et c'est un chapitre sur lequel notre Stagyrte revient sans cesse, — il lui recommande d'être paternel dans son gouvernement.

— En temps de disette et de famine, dit-il, je veux que le roi suive l'exemple de Joseph en Egypte; je

veux qu'il ouvre ses greniers et ses provisions à tout le monde :

En temps de faim quand auez à faire,
Si comme avient en chîères années,
Quand défaute (disette) est par les contrées...
Vos celliers donc ouvrir devez,
Et par le règne (le royaume) et les citez
Faire crier et publier
Fourment (froment) et grains pour restaurer...

Vient ensuite une tirade sur l'instruction publique :

Universitez appareillez...
Estude en citez establiez,
Et à vos homs la comandez.
Que leurs fils apreignent lecture,
Et que d'estude ils preignent cure (soin);
En arts et en moralitez,
Si que soyent clerks esprovez.

Après cela, le philosophe grec nous apprend une chose : ce fut, assure-t-il, des Hébreux que tous les peuples anciens reçurent la tradition des sciences, des lettres et des arts. C'est là, rappelle-t-il au jeune Alexandre, ce qui rend un empire florissant et prospère. Les *Enseignements d'Aristote* se terminent par de belles sentences sur la religion chrétienne, sur Jésus-Christ, sur les vertus théologales, etc., et le poète prend congé de ses lecteurs en se recommandant à leurs prières :

Mais ores (à présent) priez, pour Dieu amour,
En ceste fin pour le translatur (traducteur)
De cest livre, qui Pierre a nom,
Lequel est de ceux d'Abernon.
Dieu de bien faire lui doint (donne) la grâce...
Et le règne puissions mériter (mériter)
Que donne aux siens à son plaisir! Amen.

FABLIAUX.

C'en est fait : l'antique chevalerie est morte, et bien morte. La bourgeoisie naissante et le petit clergé, se tenant par la main comme un frère et une sœur, ont envahi de concert le domaine poétique. A la pensée populaire qui se réveille de toutes parts, il faut une forme nouvelle, plus appropriée à ses besoins, plus conforme à son humble nature. Cette forme ne tarde pas à se produire. Les coups de langue remplacent les coups d'épée, la malice plébéienne succède à l'héroïsme nobiliaire, le *Fabliau* détrône la *Chanson de Geste*.

On appelait alors *fabliau*, *fabel*, ce qu'aujourd'hui nous appellerions *conte* ou *nouvelle en vers*. Parmi les auteurs de cette époque qui se distinguèrent dans ce genre de poésie, on cite principalement : le Clerc de Vaudou, Rutebeuf (contemporain de saint Louis), Jehan le Gâtinai, Durand, Courtebarbe, Garin, Haisiaux, etc.

Hugues de Cambrai publia vers le même temps (douzième siècle) le *fabliau* de *Male-Honte*, satire acerbe dirigée contre Henri, roi d'Angleterre. Jehan le Gallois, natif d'Aubepierre, composa celui de la *Bourse pleine de sens*, dont voici le sujet :

Un marchand fort riche, mais qui n'avait pas beaucoup de conduite ni de raison, parlant pour une foire, promet à sa femme de lui rapporter une grande bourse pleine d'argent.

— Oh! mon Dieu! je vous en tiens quitte, lui répond-elle avec un sourire. Rapportez-moi seulement, pour votre dépense particulière, une petite bourse pleine de bon sens.

Un autre malin trouvère, maître Hue Piancelle, met en scène *sire Hans et dame Avieuse sa femme*, qui combattirent longtemps, dit le joyeux auteur, *à qui porterait le haut-de-chausses*. Après une longue et vigoureuse résistance, digne d'un meilleur sort, la femme est contrainte de céder. Première justification du célèbre axiome :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Voici le début de maître Hue Piancelle. Il n'est pas tout à fait galant :

Hue Piancelle qui trouva
Cil fabel, par raison prouva
Que cil qui a femme robuste (revêche),
Est garni de mauvaise beste.

Raoul de Houdan nous a laissé, entre autres fabliaux, celui de la *Voie d'enfer*, autrement le grand chemin que tiennent ceux qui vont visiter le seigneur d'Enfer :

Plaisant chemin et bonne voie!

s'écrie-t-il avec un ton de badinage bien déplacé en si grave matière.

Dans le fabliau du *Prud'homme qui restout* (sauve) son compère de noyer, un pêcheur

Qui en la mer allait un jour,
aperçoit au-devant de son *batel*

Un homme moult près de se noyer.

Assitôt il saisit un croc, harponne ce malheureux et le ramène ainsi dans sa barque, à peu près comme il eût fait d'un phoque. C'est un moyen de sauvetage quelque peu violent. Mais que voulez-vous! aux grands maux les grands remèdes.

Par malheur, avec son croc il a crevé un œil à l'homme qu'il vient d'arracher à la mort. Cet homme, à peine guéri de sa blessure, fait assigner le pêcheur et lui réclame une indemnité pour la perte de son œil. Chacun expose ses raisons, et le tribunal est fort embarrasé :

Quand un fol qu'à la court avait
Leur a dit : Qu'allez-vous doutant?
Cil prud'homme qui est plaignant
Soit derechief en la mer mis,
Là où cil (le pêcheur) le frappa el vis (au visage);
Que se il s'en peut eschapper,
Cil li doit son œil amender (indemniser) :
C'est droit jugement, ce me semble.

— *Moult as bien dit!* s'écrie l'assistance entière.

Il va sans dire que le plaignant se désiste, peu soucieux qu'il est de risquer l'aventure. Quant à la morale du conte, la voici :

Pour ce, vous dis tout en apert (franchement)
Que son temps perd qui s'elon sert.
Raembiez (rachetez) de fourches larron...
Jamais ne vous en aimera...
Tout oublie, rien ne l'en est;
Aingois (au contraire) serait volontiers prest
A vous faire mal et ennuï.

Dans la *Housse partie* (partagée), fabliau du trouvère Bernier, un bonhomme de père, afin de marier son fils plus avantageusement, consent à lui abandonner tous ses biens. Il reste plus de douze ans avec son fils et sa bru, sans avoir lieu de regretter ce qu'il a fait. Devenu vieux, il leur est à charge. Cédant alors aux instances, ou pour mieux dire aux injonctions de sa femme (car c'est elle ici qui porte le *haut-de-chausses*), le mari se décide à renvoyer son père. Il s'acquitte de cette triste commission avec toute la brutalité que donne la faiblesse; rien de plus méchant qu'un méchant par ordre :

Cil (lui) qui sa femme doute et orient (redoute et craint)

Maintenant à son père vient;
Si li a dit isnellement (vivement) :
Père, père, or allez-vous-en;
Je dis qu'on n'a céans que faire
De vous ne de vostre repaire (séjour).
Allez ailleurs vous pourchasser (procurer de quoi [vivre]) :

On vous a donné à manger,
En cest hostel, douze ans et plus...
Li père l'ouït, durement pleure :
Ha! biau doux fils, que me dist-tu?

Mais ni les prières ni les larmes du vieillard ne peuvent changer la cruelle résolution qu'on a prise envers lui. Tout ce qu'il peut obtenir d'un fils dénaturé, c'est une housse de cheval pour se garantir du froid. L'ingrat avait lui-même un fils d'environ douze ans, qu'il charge d'aller choisir la meilleure housse. Avant de la donner à son grand-père, l'enfant la coupe en deux et en garde la moitié. Sur les plaintes du vieillard, le père demande à son fils la raison de sa conduite. L'enfant lui répond que, voulant le traiter comme lui-même traitait son père, il gardait la moitié de la housse, pour la lui donner quand il serait vieux. Cette réponse fait rentrer l'ingrat en lui-même, et il rend au vieillard tous ses biens. Le trouvère ajoute, avec un bon sens dont notre siècle lui-même pourrait faire plus d'une fois son profit :

Bien se doivent tous cils garder,
Qui ont enfants à marier;
Ne faites mie en telle manière,
Et ne vous mettez mie arrière
De ce dont vous êtes avant.

En d'autres termes, ne faites pas la folie de tout donner à vos enfants, et, par là, de vous mettre complètement sous leur dépendance :

Car li enfants sont sans pitié,
Des pères sont tost ennuyés!...

ROMAN DE DOLOPATHOS OU DES SEPT SAGES.

Ici le fabliau ne se présente plus isolément. Il adopte un cadre, à peu près comme les *Mille et une Nuits* ou le *Décameron*, et dans ce cadre il accumule à plaisir les historiettes et les aventures curieuses.

Le roman de *Dolopathos* est d'origine orientale. Un Indien nommé Sindbad est regardé comme l'inventeur primitif de cette fiction, qui, en l'année 1127, fut traduite en persan, sous le titre de *Sindbad-Namah*.

Dom Jean, moine de Haute-Selve, qui vivait dans la seconde moitié du douzième siècle, en fit un livre latin qu'il intitula les *Sept Sages*, et qu'il dédia en ces termes à Bertrand, évêque de Metz :

« Depuis longtemps, je cherchais parmi les pasteurs de nos églises un homme de mérite, saint, juste, bon, instruit, et qui s'acquittât dignement de son ministère. Tout à coup, vous nous avez apparu comme un flambeau ; vous avez dissipé les nuages qui nous environnaient et nous accablaient de tristesse. C'est donc à vous, qui êtes la lumière de l'Eglise de Metz, que j'ose m'adresser avec confiance ; je vous supplie de vouloir bien accepter la dédicace des premiers fruits de mon travail. Daignez, en outre, m'honorer d'une réponse, afin que, l'insérant dans mon ouvrage, elle lui donne de l'autorité et de la considération. » (V. *l'Histoire de Metz*, par les Bénédictins, t. II, p. 302.)

La dernière phrase de cette dédicace révèle certaine petite manœuvre littéraire, d'un usage assez fréquent aujourd'hui, mais qui, on le voit, n'est pas d'invention moderne. Hélas ! rien de nouveau sous le soleil.

Environ un siècle après Dom Jean, un autre moine de l'abbaye de Haute-Selve, Herbers, que l'on croit avoir été chapelain de Philippe le Hardi, traduisit à son tour en vers français, pour plaire à ce prince, l'œuvre latine déjà empruntée par son confrère au *Sindbad-Namah*.

Un blanc moine de bonne vie,
De Haute-Selve l'abbaye,
A cette histoire nouvelle ;
Par biau latin l'a ordonnée.
Herbers la veult en roman traire (traduire en langue
[romane])

Et du roman un livre faire,
Au nom et en la révérence
Du fils Felipe au roi de France.

Sachez donc qu'il y avait une fois un roi de Sicile

Qui Dolopathos eut à nom ;
Hautelement fut emparenté,
De Troye fut sa parenté ;
Sage homme fut et de grand los (mérite),
Pour ce eut nom Dolopathos.

On ne se rend pas bien compte de cette étymologie. Mais, après tout, ce n'est qu'un détail.

Ce roi Dolopathos avait épousé une nièce de l'empereur Auguste, et il en avait eu un fils qu'on appela Lucinien.

En ce temps, à Rome manait (demeurait)
Un philosophe qui tenait
Grand renomée de clergie ;
Sage fut et de bonne vie ;
D'une des cités de Sicile
Fut né ; on l'appelait Virgile.

Nous ne vous conseillerons jamais de chercher dans le roman de *Dolopathos* la biographie du grand poète de Mantoue. Cela dit, poursuivons.

Lorsque le petit prince eut atteint l'âge de sept ans, son père l'enleva aux soins des femmes et le remit entre les mains du sage Virgile, qu'il nomma son précepteur avec des appointements mout raisonables. Jaloux de répondre à l'honorable confiance du monarque, le philosophe ne tarda pas à faire de son jeune élève une encyclopédie vivante. Lucinien, notamment,

devint très-fort en astrologie, et ce fut par cette science qu'il apprit un jour la mort de sa mère. La douleur lui fit perdre connaissance. Revenu à lui par les soins

D'un sage clerc qui la nature
De fisque toute savait,

Lucinien courut se jeter dans les bras de son cher maître, qui s'empressa de lui prodiguer les plus douces consolations. Virgile lui apprit en même temps qu'il allait être rappelé à la cour, qu'un grand péril l'y attendait, et qu'il ne pourrait y échapper qu'à la condition de garder un mutisme absolu, jusqu'au moment où lui Virgile serait en mesure de le rejoindre et de le secourir. C'était encore l'astrologie qui révélait toutes ces choses à notre philosophe : le maître ne pouvait être moins fort que l'élève.

— Un silence complet ! murmure le jeune prince. Est-ce possible ? La nature humaine est-elle assez forte pour cela ?

Pourrait-ce donc avenir
Qu'on put sa langue tenir,
Qui est si sennelle (prompte) et légère ?
Je ne cuide (pense pas) qu'en nulle manière
Puisse estre trouvé homme tel,
Qu'il ne soit muet et naturel.
Et le muet assez souvent
Langouie (remue la langue) et arrière et avant ;
Ne peut tenir sa langue coie (tranquille).
Et je, comment tiendrai la moie (la mienne),
Quand le roi contre moi viendra ?

Cependant, comme il avait grande confiance en Virgile, Lucinien lui promit d'obéir. Après quoi, il se mit en route avec les messagers que son père venait de lui envoyer.

L'arrivée de Lucinien causa d'abord une grande joie, et bientôt après, une grande douleur à Dolopathos. Son fils, son héritier présomptif était muet !

— En vérité, s'écria ce bon prince, je ne conçois rien à la conduite de Virgile. Comment ce prétendu sage a-t-il pu me cacher un pareil malheur ?

Vainement essaya-t-on de faire parler Lucinien ; son père, comme tout le monde, échoua dans cette tentative. Furieux de tant d'obstination, égaré d'ailleurs par de perfides conseils, et croyant que son fils voulait se jouer de lui, Dolopathos finit par voir dans cette conduite étrange un crime de lèse-majesté paternelle et royale, et condamna le jeune prince à mourir sur un bûcher.

Au moment où cette affreuse sentence allait recevoir son exécution, l'on vit arriver fort à propos un vénérable vieillard monté sur une mule blanche. C'était un des *Sept Sages* de Rome. Ayant appris l'histoire de Lucinien, il blâma énergiquement une condamnation aussi précipitée, et appuya son opinion par un récit qui se retrouve dans le livre de Dom Jean, et qui, comme tout le reste, est d'origine orientale.

Cet apologue, souvent reproduit par différents auteurs, a trouvé place notamment parmi les fables latines du P. Desbillons (liv. IX, f. XI), qui lui a donné la forme suivante :

« Un paysan avait laissé son fils au berceau sous la garde d'un chien vigoureux. Un énorme reptile s'approche en rampant, et se prépare à dévorer les membres délicats de l'innocente créature. Tout à coup le fidèle gardien s'élance sur lui, le saisit à belles dents,

lui fait une blessure profonde, le tue enfin malgré ses sifflements et ses menaces : mais en se débattant pour étrangler le monstre, il a renversé l'enfant et le berceau, de manière à couvrir le cadavre du serpent. Peu de temps après, le villageois, à son retour des champs, voit le berceau renversé ; il aperçoit son chien, l'air encore furieux et la gueule teinte de sang. Outré de douleur et impatient de se venger, il ne se donne pas le temps de rien examiner, frappe le pauvre animal d'un hoyau qu'il tenait à la main, et l'étend mort sur la place. Cela fait, il relève le berceau, et retrouvant son enfant plein vie, sans aucune blessure, et couché sur le monstre qui vient d'être immolé, il se repent, mais trop tard, du meurtre qu'il a commis ; il s'accuse lui-même, et reconnaît en gémissant qu'un homme follement emporté est toujours la première victime de sa colère. »

Ebranlé par le récit du vieillard, Dolopathos consentit à retarder la mort de Lucinien. Le lendemain, un autre sage fit encore suspendre l'exécution. Il en fut ainsi pendant sept jours, où l'on vit paraître successivement les sept sages de Rome. Enfin, le huitième jour, Virgile lui-même se présenta pour raconter un dernier apologue, dont la conséquence fut le salut définitif du jeune prince. Le poème se termine bientôt après par le récit du couronnement de Lucinien, et de sa conversion au christianisme.

De toutes les histoires qui composent l'Heptaméron du Dolopathos, la plus intéressante est peut-être celle que débite le dernier des sept sages. En voici l'analyse, d'après M. de Puymaigre (*Poètes et Romanciers de la Lorraine*, p. 244 et suiv.) :

« Un jeune et beau chevalier aime passionnément la chasse. Un jour,

Tant chevauche arrière et avant
Par la forest à quelque peine,
Qu'il arrive à une fontaine
De l'ève (eau) qui court nette et belle ;
Blanche et claire fut la gravelle (le gravier).
Là trouva baignant une fée
Toute seule sans compaignie ;
Avenante fut et accomplie.

» Le chevalier est charmé de la beauté de la fée ; il s'empare d'une chaîne d'or qui faisait toute la puissance de la fée :

Une chaîne qu'elle portait
De fin or laissa sur la rive...
Il saute avant, la chaîne a prise.

» Le chevalier ramena la fée à son manoir et l'épousa, bien que sa mère ne fût pas satisfaite d'un tel mariage. Celle-ci ayant plus tard appris que sa bru venait de mettre au monde six fils et une fille, leur substitua sept petits chiens et les montra au chevalier, qui entra dans une fureur épouvantable et fit enterrer sa femme jusqu'à la poitrine (dans l'intention, sans doute, de la laisser mourir de faim).

» Quant aux pauvres enfants, un serviteur reçut l'ordre de les tuer ; mais, comme dans l'histoire de *Geneviève de Brabant*, il ne put se déterminer à com-

mettre un tel crime, et se contenta de les abandonner dans une forêt. Là ils furent élevés par un sage, et devinrent d'une merveilleuse beauté. Un jour leur père, chassant dans cette forêt, les aperçut et remarqua qu'ils portaient une chaîne d'or au cou. A son retour, il parla à sa mère de la rencontre qu'il avait faite, et celle-ci ordonna à son ancien complice de se rendre dans le bois et de ne revenir qu'avec les chaînes d'or dont on l'avait entretenue. Le serviteur trouva les enfants au bord d'un étang ; ils s'y jetèrent, après avoir laissé leurs chaînes d'or sur la rive et s'être changés en cygnes. Cet homme, alors, prit toutes les chaînes moins celle de la petite fille (qui avait eu l'adresse de la conserver), et les rapporta à sa maîtresse. Cette dernière fit appeler un orfèvre, et lui ordonna de faire une coupe avec les six chaînes ; mais il n'en put rompre qu'une seule, et encore ne lui ôta-t-il qu'un anneau. Il fit donc la coupe avec de l'autre or.

» A l'exception de la jeune fille qui avait conservé sa chaîne, les enfants de la fée ne pouvaient plus reprendre leur forme première. Ils vinrent s'abattre sur un étang qui se trouvait devant le château de leur père. Celui-ci interrogea la jeune fille qui avait suivi ses frères ; ses réponses jetèrent le trouble dans le cœur de sa méchante aïeule, et tout ce qui s'était passé fut bientôt découvert. L'orfèvre rendit les chaînes d'or, et cinq des cygnes redevinrent de beaux damoiseaux ; mais le sixième ne put reprendre sa forme humaine. C'était celui dont l'orfèvre avait cassé la chaîne. Ce cygne accompagna toujours un de ses frères, qui fut depuis le fameux Godefroy de Bouillon. »

En résumé, c'est vraiment une lecture pleine de charme que celle du *Dolopathos*. Eclos au splendide soleil de l'Orient, transplantée plus tard sous nos brumes occidentales, cette curieuse fiction n'a pas trop perdu de sa fraîcheur primitive, en passant par les mains peu exercées de nos vieux trouvères. A voir se dérouler, comme un chapelet de derviche, cette série d'aventures merveilleuses dont l'origine exotique se trahit à chaque instant, on se croirait pour ainsi dire en présence d'une caravane égarée, montrant tout à coup ses pittoresques turbans au milieu de nos bruyères et de nos landes européennes.

Jadis une tribu sarrazine, venue en France à la suite de l'invasion d'Abdrame, sous Charles Martel, y resta Dieu sait comment, après l'entière expulsion de ses compatriotes, et s'établit dans un petit village nommé Uchisy, aux environs de Tournus (Saône-et-Loire). Longtemps cette colonie musulmane forma chez nous comme une petite nation dans la grande, conservant un costume à part, des mœurs à elle, un cachet tout particulier. Même chose est advenue à la légende de Sindbad. Ses longues pérégrinations l'ont conduite un beau jour jusqu'aux portes de l'abbaye de Haute-Selve ; deux moines ont recueilli tour à tour l'étranger dans leur cellule, et lui ont appris de leur mieux, l'un la langue latine, l'autre la langue d'oïl. Mais rien n'a pu lui faire perdre les souvenirs du berceau ni l'accent natal ; l'ombre du cimetière, en passant devant sa mémoire, n'en a pas effacé complètement les rayons de son soleil, ni la chaude lumière de son ciel.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

TEBALDO.

ou

LE TRIOMPHE DE LA CHARITÉ.

Par madame la comtesse L. de LA ROCHE.

Qui ne connaît la *Vendetta* corse? Legs de haine, héritage de meurtre, passant de génération en génération, se transmettant avec les meubles du foyer domestique; loi sauvage, dictée par l'autorité de la coutume et par la force du respect humain, et qui oblige l'enfant innocent qui vagit dans son berceau, à tuer, un jour, cet autre enfant qui joue là-bas, et cela, parce que leurs ancêtres se sont haïs et entre-tués; qui n'a lu quelque récit, roman ou nouvelle, dont ces mœurs barbares ont fourni le sujet? Madame de la Roche, elle aussi, a puisé dans la *Vendetta* le plan de son nouveau livre, mais elle a su rajeunir ce motif un peu usé, en l'envisageant de plus haut et sous un autre point de vue; avant elle, les romanciers avaient idéalisé cette haine immortelle et poétisé ce long souvenir de vengeance, transmis d'âge en âge; elle a montré les beautés et la gloire du pardon, et, s'élevant vers les hauteurs chrétiennes, son ouvrage est supérieur en intérêt comme en moralité à celui de ses devanciers.

Un enfant, Tebaldo Loucini a vu, sous ses yeux, mourir son père, frappé par la main d'un meurtrier, qui depuis a su se dérober aux investigations de la justice, mais que la voix publique désigne, car une haine antique existe entre les Loucini et les Fabiano. Tebaldo, privé aussi de sa mère, recueilli par de bons et généreux protecteurs, est envoyé en France pour y faire son éducation; sa sœur Clarita reste en Corse sous la tutelle de sa tante Annunziata. Au bout de longues années, Tebaldo revient dans sa patrie. Une éducation brillante et chrétienne l'a orné de tous ses dons; les plus nobles pensées, les vertus les plus excellentes ont trouvé en lui un terrain propice: il ne lui reste de sa première éducation corse que la vigueur du corps, la prudence du caractère et l'énergie des résolutions. Il pense avec joie à son pays, à sa famille, et surtout à sa sœur, qu'il veut élever, doter et marier, et dont le bonheur forme une partie indispensable du sien. Le souvenir de la mort sanglante de son père n'éveille en lui qu'un sentiment de douleur et de tendre pitié filiale; mais le ressentiment, le désir de la vengeance, la soif du sang ennemi, sont bien loin de sa pensée. Cependant, à peine a-t-il mis le pied sur sa terre natale que tout le fait souvenir de la tâche que l'opinion publique lui impose: on attend de lui évidemment meurtre pour

meurtre, et il perdra grandement dans l'opinion de ses compatriotes s'il laisse son fusil au clou et sa conscience en repos. Son retour dans sa famille lui apporte surtout cette triste conviction. Sa tante Annunziata l'attend, non comme un neveu chéri, un orphelin à qui l'on veut rendre doux le foyer de la famille, mais comme un vengeur qui fera subir aux Fabiano la loi du talion.

« Tebaldo, mon beau neveu, vous voilà donc enfin revenu auprès de nous! dit Annunziata; comme nous soupirions après cet instant!

— Pas plus ardemment que moi, ma chère tante, répondit Tebaldo, en mettant pied à terre pour aider Annunziata à descendre de cheval; mais celle-ci, plus lestement encore, était déjà près du jeune homme, lui présentant ses lèvres à baiser, suivant l'usage du pays. Annunziata avait alors trente ans, et, en dépit du climat, qui flétrit de bonne heure la beauté des femmes corses, elle avait conservé presque tout l'éclat de la jeunesse. La joie du retour de Tebaldo animait son teint et rendait plus brillant ses yeux expressifs; cependant, quelques rides sur ce front d'ivoire, un pli très-prononcé entre les deux sourcils, une bouche dédaigneuse, indiquaient à l'œil scrutateur le ravage des passions sur ce visage régulièrement beau.

Elle contempla longtemps son neveu avec une sorte d'admiration. « Comme vous voilà grand et fort! lui dit-elle; vous serez, je l'espère, un digne chef de famille. Oh! malheur aux enfants du Renard! ajouta-t-elle avec enthousiasme; ils auraient voulu dévorer jusqu'au poussin timide; mais le poussin est changé en chasseur courageux. »

Tebaldo fronça le sourcil, car il n'avait pas oublié que Fabiano était autrefois surnommé le Renard, à cause de son caractère plein de finesse et d'astuce; et la métaphore n'était pas de son goût.

« Comment se porte notre grand-mère et ma sœur? s'empressa-t-il de demander. — Vous allez les voir tout à l'heure. Ne vous reconnaissez-vous donc plus dans ces lieux, Tebaldo? Nous ne sommes qu'à un quart d'heure du village. »

Cependant les bergers continuaient à tirer des coups de fusil en signe de réjouissance. « Venez remercier ces braves gens, mon neveu, dit Annunziata; ils nous sont dévoués, ajouta-t-elle à demi voix, et vous pourrez compter sur eux à l'occasion. »

Tebaldo s'éloigna de sa tante sans lui répondre; mais il salua les paysans et leur tendit une main qu'ils serrèrent tous l'un après l'autre.

« Remontons à cheval, dit Annunziata, car on vous attend avec impatience; mais quoi! vous ne portez aucune arme, mon neveu? Etes-vous une femme pour craindre le poids d'une escopette, ou ne savez-vous plus vous en servir? »

L'amour-propre de Tebaldo se trouva piqué au vif: « Prêtez-moi votre fusil pour quelques moments, » dit-il à son guide.

(1) Un volume. Tours, Mame.

La principale récréation du jeune homme pendant qu'il faisait son cours de droit était l'exercice du tir, et il y était devenu de première force. Après avoir examiné si l'arme que le berger lui présentait, se trouvait en bon état, il visa la plus haute branche d'un châtaignier fort éloigné; mais au même moment il aperçut un oiseau de proie planant dans les airs à une hauteur telle, qu'il ne paraissait que comme un point noir au milieu de l'espace. « A ce vautour, » cria Tebaldo.

Le coup partit; l'oiseau se soutint une minute, puis on le vit tomber en tournoyant; il était mort sur le coup. « Bravo! bravissimo! » s'écrièrent les paysans avec enthousiasme.

Annunciata ne dit rien, mais elle embrassa son neveu avec une tendresse passionnée; et la joie presque cruelle qui brillait dans son regard, fit repentir Tebaldo d'avoir cédé au vain désir de montrer son adresse.

« Vous voyez, ma tante, que je ne vous laisserai pas manquer de merles dans la saison, dit-il en affectant un ton léger. — Ni de gibier d'aucune espèce, j'espère, répondit Annunciata avec un sourire infernal.

— En selle! cria le jeune homme, nous n'avons déjà perdu que trop de temps. »

Dès ce jour, s'établit autour du jeune homme une persécution incessante. Les insinuations des voisins et des amis, les attaques directes et fréquentes d'Annunciata, les souvenirs de sa première enfance, les sentiments, les révoltes qui s'élevaient dans son propre cœur à la vue de ces hommes que la voix publique désignait comme les assassins de son père, tout conspirait à pousser Tebaldo vers l'homicide; les principes religieux combattaient seuls cette ligne formidable des mauvaises passions; seuls, ils opposaient leur majesté sévère au respect humain, qui ordonnait le crime, et prescrivait à un jeune homme innocent de tremper ses mains dans le sang, sous peine d'être traité de lâche et de mauvais fils.

Alors commença pour le jeune homme une vie d'amertume et de tourments inexprimables: quelquefois, poussé à bout par les violences de cette furie attachée à ses pas, il était sur le point de lui imposer silence, en faisant peser sur elle cette autorité absolue de chef de famille, dont elle-même proclamait le privilège; souvent aussi, fasciné par cette sirène qui savait toucher à propos les cordes sensibles de l'esprit impétueux du jeune homme, l'amour-propre et le point d'honneur, il ressentait toutes les fureurs d'Annunciata, et partageait ses emportements. Craignant alors de n'avoir pas la force de résister plus longtemps aux passions haineuses qu'elle était parvenue à exciter, il se décidait à fuir le toit paternel pour retrouver sous un ciel moins brûlant le courage de ne pas devenir un meurtrier: mais un coup d'œil jeté sur sa sœur Clarita changeait aussitôt cette résolution; la physionomie angélique de cette jeune fille si pleine de douceur et de charité exerçait sur Tebaldo un pouvoir auquel il ne cherchait pas à se soustraire: une seule de ses paroles lui rendait comme par enchantement un peu de ce calme pur qu'il avait perdu; c'est que l'âme de Clarita recélait des trésors immenses de pitié et d'amour; l'indulgence et le pardon en découlaient à grands flots comme d'une source intarissable; elle détestait le crime, mais sans éprouver de ressentiment contre le criminel. La sainte fille

avait compris par instinct tout ce qui se passait dans l'âme de son frère, et, si sa timidité excessive ne lui avait pas permis de s'en expliquer ouvertement, elle employait tout ce qu'elle avait d'esprit et de tendresse à le consoler de ses peines, à le distraire de ses sombres pensées...

Chaque jour les attaques dirigées contre la conscience et la volonté du jeune homme deviennent plus violentes. Annunciata se sert de tous les moyens pour aiguillonner en son neveu l'ardeur de la vengeance; tantôt elle l'exhorte, le supplie de ne pas laisser sans satisfaction ses aïeux et son père assassinés; elle lui montre leurs habits sanglants, elle évoque à ses yeux les souvenirs les plus navrants; tantôt elle le raille, le défie, et fait entendre à son oreille cette voix du faux honneur, si puissante dans la jeunesse. Elle va plus loin, elle prépare elle-même l'occasion du meurtre: aidée par un bandit dont elle a fait son ami et son protégé, elle attire Giuseppe Fabiano dans le maquis, le désigne aux coups de son neveu, presse celui-ci par tous les motifs que peut lui suggérer sa haine, et le pousse enfin, ivre de colère, sur les traces de son ennemi.

Elle se croyait sûre du succès, mais la grâce divine et les prières de Clarita veillaient sur Tebaldo. ... Après avoir marché longtemps au hasard au milieu des rocs et des broussailles, il se sentit fatigué et s'assit au pied d'un arbousier. Au même instant, un coup de fusil se fit entendre, plusieurs menus plombs percèrent les habits de Tebaldo, et l'un d'eux atteignit sa main gauche. Tel qu'un taureau devenu furieux par la vue de son propre sang, le jeune homme, sans réfléchir qu'une charge si légère ne pouvait lui être destinée, courut de toutes ses forces vers l'imprudent chasseur, qu'il reconnut à l'instant, car ce chasseur n'était autre que Giuseppe Fabiano, dont la physionomie fourbe et farouche était restée profondément gravée dans son souvenir depuis qu'il l'avait vu à la cour d'assises.

A l'aspect inattendu de Tebaldo, il jeta son fusil déchargé et saisit le pistolet qu'il portait toujours à sa ceinture; mais soit que le trouble et la surprise l'empêchassent de bien viser, soit qu'un bond de son adversaire eût rendu vaine la justesse de son coup d'œil, la balle s'enfonça dans un tronc d'arbre, et Fabiano, livré sans défense à la fureur de son ennemi, chercha son salut dans la fuite. A peine avait-il fait quelques pas, que ses pieds s'embarassèrent au milieu des ronces, il tomba sur les buissons épineux, et, avant qu'il eût pu se relever, Tebaldo l'avait atteint.

Alors une violente tentation, telle que Dieu seul pouvait lui faire la grâce d'y résister, s'empara du jeune homme: il voyait étendu à ses pieds l'ennemi de sa famille, le meurtrier de son père, celui qui venait d'attenter à sa propre vie; ne se trouvait-il pas dans le cas d'une légitime défense? Par un mouvement subit comme la pensée, il coucha en joue son adversaire, mais par un autre plus rapide encore, il releva le canon de son fusil et repoussant comme indigne de lui une vengeance facile qui lui paraissait un assassinat, il s'éloigna à grands pas pour échapper à une nouvelle tentation.

Cette action héroïque, où la foi, la volonté, les principes de Tebaldo avaient lutté avec tant d'énergie contre la plus dangereuse des tentations, ne valut au jeune chrétien qu'amertume et reproches. On répéta

dans le village que le dernier des Loucini n'avait point hérité de la bravoure de ses pères; Fabiano n'avait pas l'âme assez noble pour publier la générosité de son ennemi; on jugea Tebaldo d'après les préjugés corses; la famille à laquelle sa bien-aimée Clarita devait s'allier, lui rendit sa parole, et Annunciata, à qui la grandeur d'âme de Tebaldo avait ravi la vengeance qu'elle s'était préparée, traita son neveu de lâche et l'abreuva d'affronts. Tebaldo ne pouvait, un seul instant, regretter d'avoir obéi à sa conscience, mais il voulut prouver à tous que l'héritage de vaillance de ses ancêtres vivait en lui tout entier, et prenant un parti irrévocable, il quitta la Corse et rejoignit l'armée d'Afrique, décidé à ne revoir son pays que lorsqu'il aurait conquis ses éperons sur le champ de bataille.

En Afrique les occasions ne se faisaient guère attendre; pendant trois ans, Loucini se distingua en toutes les rencontres et parvint rapidement au grade d'officier. Il était en marche, avec sa compagnie, lorsque, non loin de Bouffarick, parvenu sur une hauteur, il aperçut une quarantaine de bédouins, assis au bord d'une source, se reposant des fatigues du jour. Quelques chevaux et un grand nombre de bestiaux, pris sur une tribu alliée des Français, paissaient en liberté à côté d'eux, et au milieu de tous ces hommes, revêtus de leurs bourous blancs, un autre homme portant l'uniforme d'officier français, était debout, attaché à un arbre, commençant à subir sans doute les horreurs d'une affreuse captivité.

Ému de pitié, ne consultant que sa valeur, Tebaldo divisa en deux sa petite troupe, en laisse une partie à la garde des bagages, et fond avec l'autre sur les Arabes. Surpris de sa hardiesse, ceux-ci courent aux armes et se défendent quelque temps; mais ils sont chargés avec tant d'ardeur, et ils éprouvent d'abord de si grandes pertes, qu'ils ne pensent bientôt plus qu'à chercher leur salut dans la fuite. Un d'eux saute à cheval, après avoir débarrassé le captif des liens qui le retenaient contre l'arbre, et à l'aide d'une longue corde, il l'entraîne de toute la vitesse de son coursier. C'en était fait du malheureux officier, si, plus rapide que la pensée, Tebaldo n'eût couché en joue l'Arabe fugitif, et tiré avec une précision si admirable, malgré l'énorme distance qui les séparait, qu'il l'étendit sur la poussière, sans toucher ni le cheval ni le prisonnier.

Pendant que les soldats s'emparaient du bétail abandonné par l'ennemi, Loucini court à l'officier qu'il avait sauvé, et qui, trop épuisé pour pouvoir rejoindre ses libérateurs, demeurait couché sur la terre près du cadavre sanglant du Bédouin.

« Vous êtes libre ! capitaine, » dit Tebaldo.

L'officier ne répondit pas, car il avait perdu connaissance; le jeune homme s'approchant davantage, lui souleva la tête, mais à peine eut-il jeté un regard sur ce visage souillé de poussière et de sang, qu'un cri de surprise s'échappa de sa poitrine.

« Mon Dieu ! soyez à jamais béni de m'avoir donné l'occasion d'exercer la seule vengeance digne d'un chrétien, » murmura-t-il éperdu, palpitant d'une joie ineffable.

Et avec une force surhumaine il chargea sur ses épaules le corps tout meurtri de Pasquale Fabiano.

Quelques semaines plus tard, Annunciata et Clarita parlaient avec douleur du pauvre absent, qu'elles n'es-

péraient pas revoir de longtemps, quand des pas de chevaux se firent entendre au bout de la rue, et un instant après, le jeune homme était dans leurs bras, revêtu de son uniforme d'officier et la croix d'honneur étincelant sur sa poitrine.

« Que vois-je ! dit Annunciata, après les premiers embrassements. Vous êtes officier, vous êtes décoré, et vous ne nous l'avez pas écrit !

— Ma chère tante, répondit le jeune homme, vous avez soupçonné mon courage; j'avais juré de ne retourner auprès de vous qu'après avoir fait mes preuves de bravoure : j'ai tenu parole. »

Des larmes de joie et d'orgueil inondaient le visage de sa tante; Clarita serrait Tebaldo contre son cœur. Une foule de personnes attirées par la curiosité s'étaient rassemblées autour d'eux.

« Rentrons chez nous, dit le jeune officier, car je m'aperçois que nous nous donnons en spectacle. « Mon neveu, dit Annunciata, si j'avais été prévenue à temps de votre retour, j'aurais rassemblé tous nos amis, afin que la réception fût digne de vous. »

Comme elle achevait ces paroles, une jeune femme, suivie d'un petit garçon, et portant entre ses bras un autre enfant à la mamelle, sort en courant de la maison des Fabiano, perce la foule et vient tomber aux pieds du jeune homme. « C'est donc vous le sauveur de Pasquale ? » s'écria-t-elle avec transport, « vous, que nous redoutions comme un ennemi, et qui avez défendu ses jours au péril de votre vie ! »

Et elle baisait en pleurant de joie les mains de l'officier, qui faisait de vains efforts pour se soustraire à ces témoignages de reconnaissance.

« Vive Tebaldo Loucini ! » cria de la fenêtre une femme vieille et infirmé en agitant en l'air un papier déployé. C'était la lettre du capitaine Pasquale Fabiano, que Tecla venait de recevoir à l'instant même. « Vive Tebaldo Loucini ! il a sauvé mon fils ! »

« Vivent les Loucini ! » répéta la foule entière qui se grossissait, de minute en minute, des partisans des deux maisons.

« Mes amis, vous voulez donc me faire mourir de bonheur ? » dit Tebaldo au comble de l'émotion.

Ce dénouement, que complète le mariage de Clarita et le repentir d'Annunciata, couronne dignement l'ouvrage de madame de La Rochère, si fécond en situations émouvantes. Cet excellent livre nous a beaucoup rappelé la *Colomba*, de M. Prosper Mérimée; madame de La Rochère a fait la contre partie chrétienne de ce dramatique récit, et quoique sa plume toute féminine n'ait peut-être pas la verdeur et l'éclat du style du spirituel académicien, elle a prouvé qu'une morale pure, élevée, émanée du christianisme, le tableau des combats intérieurs d'une âme fidèle à son Dieu, offraient un intérêt bien supérieur à celui des vaines fictions, et un drame plus émouvant que les orages des passions. Après avoir lu *Colomba*, on sedit : *C'est assez amusant*, et le cœur reste glacé : en fermant *Tebaldo*, on a les larmes aux yeux, et on glorifie, du fond de l'âme, Dieu et sa loi sainte; on répéterait volontiers la prière : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ! Ces larmes, cette émotion, cette élévation du cœur vers le ciel, ne sont-ils pas le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un livre ?

M. F.

Littérature Etrangère.

THE DROP OF WATER.

A drop of water fell out of a cloud into the sea, and finding itself in such an immensity of fluid matter, broke out into the following reflection : Alas ! what an insignificant creature am I in this prodigious ocean of water ; my existence is of no concern to the universe, I am reduced to a kind of nothingness, and am less than the least of the works of God ! It so happened that an oyster which lay in the neighbourhood of this drop, chanced to gape, and swallowed it up in the midst of its humble soliloquy. The drop, says the fable, lay a great while hardening in the shell, till by degrees it was ripened into a pearl, which falling into the hands of a diver after a long series of adventures, is at present that famous pearl which is fixed on the top of the Persian diadem.

STEELE,

LA GOUTTE D'EAU.

Une goutte d'eau tomba d'un nuage dans la mer, et se trouvant dans une telle immensité liquide, elle s'abandonna aux réflexions suivantes : « Hélas ! que je suis une créature sans importance au sein de cet Océan, d'une étendue si prodigieuse ! Mon existence est inutile au monde : réduite à une sorte de néant, je suis moins que la dernière des œuvres de Dieu. » Or il advint qu'une huître qui se trouvait dans le voisinage de la goutte se mit à bâiller et l'avalait au beau milieu de son humble monologue. La fable rapporte que la goutte resta longtemps dans la coquille, durcissant jusqu'à ce que peu à peu elle fût devenue une perle, qui tomba dans les mains d'un plongeur, et après bien des aventures se trouve être la fameuse perle aujourd'hui incrustée au haut du diadème du shah de Perse.

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

LE SORGIER DE CONGORET

I

LES OISEAUX DE JALLU.

Le château de Comper, dont la tour fendue, les ruines noircies par le feu sont d'un effet si pittoresque, au bord occidental de la vaste forêt de Paimpont, a eu, comme la plupart de nos châteaux de Bretagne, ses jours de grandeur et d'orgueil. La guerre des maisons de Blois et de Montfort ne lui a pas épargné les assauts, et, pendant le siège que soutint cette forteresse au temps de la Ligue, un coup d'arquebuse parti de l'une de ses tours, enleva à l'armée royale le vieux maréchal d'Aumont. Le récit qu'on va lire ne remonte pas, à beaucoup près, au règne de Henri IV ; et cependant il m'est impossible d'indiquer ici une date précise. Le petit homme brun qui me raconta cette histoire à Congoret (1) se souciait fort peu des dates, et ne cachait pas son mépris pour ce qu'il appelait les questions embarrassantes des chercheurs de trèfle à quatre feuilles.

« — Quand nous discourons à la veillée, disait-il, et quel'aventure racontée est antérieure à la chouannerie, il nous suffit de prévenir que cela se passait il y a bien longtemps. Personne n'en demande davantage.

Il y a donc bien longtemps qu'un homme assez pauvrement vêtu, assis près de l'étroite fenêtre d'un petit logis dépendant du château de Comper, travaillait avec ardeur à coudre des habits destinés aux domestiques de la châtelaine. Comper avait perdu ses fortifications principales depuis la mise à exécution de l'édit qui, en 1598, ordonna de le démanteler ; mais, entouré de ses grands bois, de son étang, de ses larges fossés creusés dans le roc, le château conservait encore assez d'impor-

tance pour donner à mademoiselle Louise de Bréciliane le pas sur toutes les dames du pays. Du reste, comme Anne-Toussainte de Volvire, sa voisine du bois de la Roche, et peut-être sa contemporaine, peu lui importaient les honneurs rendus à la naissance, à la fortune et même à la vertu. Servir Dieu et les pauvres, telle était son unique ambition, l'occupation de toutes ses journées. Elle venait d'achever son sixième lustre, à l'époque où Jallu le couturier, installé pour une semaine à Comper, montrait, de l'autre côté de la vitre, ses cheveux gris, ses lèvres minces, ses yeux vifs, malins, et brillant comme deux étincelles au travers d'une immense paire de lunettes.

Jallu le tailleur ou le couturier, car c'est ainsi qu'on nomme les tailleurs dans certaines parties du Morbihan, n'était pas un homme ordinaire. On affirmait que son père, mort depuis longtemps, connaissait le moyen de transporter d'un champ dans un autre les sucs nourriciers de la terre ; que d'un seul regard il donnait la clavelée à tout un troupeau, et l'on ajoutait que, si le fils n'avait fait jusque-là de mal à personne, il n'en possédait pas moins, pour nuire, les secrets les plus merveilleux. Ces assertions peu charitables n'étaient pas ignorées du prétendu sorcier ; mais, au lieu de les combattre comme injurieuses et diffamatoires, on eût dit qu'il se plaisait à leur donner une apparence de raison. Jallu s'était construit une cabane dans la forêt, à peu de distance de la célèbre fontaine de Baranton ; et là, il vivait seul, sans autres compagnons que des oiseaux de toutes sortes, apprivoisés par lui, et auxquels on attachait des idées superstitieuses. Vivant de son aiguille, la plus diligente qu'on pût voir, il ne se passait pas de semaine qu'il n'allât travailler trois ou quatre jours soit dans une ferme, soit dans un manoir, partout bien accueilli, quoique partout un peu redouté.

(1) Pèlerinage de Bretagne, page 297.

Mademoiselle de Bréciliane avait chez elle, en qualité de femme de confiance, sa nourrice, Simonne Risselle, toujours la plus empressée à fêter la présence de Jallu au château, bien qu'elle ne vit jamais cet homme sans éprouver un pénible sentiment d'inquiétude. Pour se concilier les bonnes grâces du sorcier, dès qu'elle pouvait disposer de quelques instants, elle prenait son rouet, sa quenouille, et venait s'asseoir près de la table où l'intrépide Jallu tirait son aiguille, dont les évolutions rapides communiquaient à la tête grisonnante, aux épaules voûtées du vieux tailleur un mouvement correspondant à celui de la main et bizarrement régulier. L'apologie de la maîtresse du château avait fait longtemps presque tous les frais de cet entretien; pourtant, depuis un an ou quinze mois, un peu de critique sur une autre personne établie à Comper, se mêlait invariablement au thème usé de l'éloge. Au moment où commence ce récit, la personne en question ouvrait une fenêtre presque en face de la petite chambre où travaillaient Simonne et Jallu.

Imaginez, sous un toit recouvert d'une mousse jaunâtre et où des nuées d'hirondelles se précipitaient dans un charmant tumulte après avoir tracé une multitude de courbes et de spirales sur l'eau transparente de l'étang; imaginez, encadrés dans un berceau de pervenches garnissant une croisée étroite, une figure blanche et rose, des yeux bleus rayonnant de gaieté, une bouche faite pour le sourire, des cheveux blond-cendré tombant en boucles sur de charmantes épaules, une taille souple et élancée; ce qu'on peut rêver enfin de plus gracieux pour le portrait d'une jeune fille de dix-sept ans; telle était Marguerite, nièce de la châtelaine; elle venait d'atteindre cet âge depuis trois jours, et depuis trois jours aussi les hirondelles qu'elle se plaisait à voir tourbillonner autour de sa tête étaient de retour au château. Oiseaux et jeune fille, entourés de feuillage et de fleurs, inondés de soleil, paraissaient heureux de se retrouver. Ils semblaient mettre en commun jeux et riantes promesses.

« Elle est pourtant jolie, » dit Simonne en arrêtant son rouet.

— Sa mère l'était également, répondit Jallu d'une voix triste et sans lever la tête. L'histoire vous est assez connue? Un imprudent mariage, là-bas, à Paris, une vie de fêtes continuelles, de folles dépenses; puis les dettes, les chagrins, la mort au retour d'un bal. Julien le marin me parlait, il y a quelques jours, de l'oiseau-mouche des Florides, toujours en mouvement comme l'était cette femme enivrée de plaisirs. Voulez-vous savoir comment l'oiseau-mouche finit quelquefois? Il pénètre si avant dans les grappes pourprées du bignonia, qu'il y engage ses ailes, et meurt sans pouvoir s'en arracher.

— Vous m'effrayez, dit Simonne Risselle: tout le monde sait que l'avenir vous est connu, et que les oiseaux vous apprennent bien des choses. Devons-nous craindre aussi une fin malheureuse pour la nièce de mademoiselle?

— Il se fait beaucoup de bruit au manoir de Folle-Pensée, reprit l'ouvrier après un instant de silence; le jeune homme revient de Paris plus dissipé que jamais, et la mère, madame de Ploucalec, ne perd aucune occasion d'attirer chez elle une jolie blonde, qui sera un jour une riche héritière.

— Mademoiselle Louise prétend que monsieur Henri de Ploucalec, si recherché dans le monde, n'a pour-

tant aucune des qualités qui font le bonheur d'un ménage. Croyez-vous que ce jeune étourdi plaise à Marguerite?

— Si je le crois!... Ah! Simonne, combien de femmes ne distinguent un jeune homme qu'autant qu'il porte un brillant uniforme ou un habit à la dernière mode, figure bien dans un bal, et débite avec aplomb quelques phrases vides et de digestion facile pour des esprits nourris de préoccupations niaises et de fades adulations? Les jeunes filles dont je parle ont un goût très-prononcé pour les sots, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie. Défions-nous toujours de la supériorité d'un homme qui passe deux heures par jour devant son miroir, connaît le nom de toutes les étoffes nouvelles, et cause volontiers une soirée entière de commérages sur les ridicules de telle ou telle, le mariage probable de celle-ci, les succès contestés de celle-là. Le premier mérite auprès d'une femme ignorante, frivole et vaniteuse, c'est de n'en avoir aucun qui ne soit à son petit niveau.

— Ne pourriez-vous empêcher un malheur qui désolerait notre bonne maîtresse? demanda timidement la nourrice.

— Vous croyez donc beaucoup à ma puissance? » dit le sorcier.

Simonne répondit par un geste affirmatif. Elle connaissait les prodiges opérés par les oiseaux de Jallu, qu'il donnait dans les fermes du voisinage, après les avoir apprivoisés. Le sorcier ajoutait, d'ailleurs, à ses petits présents des avis salutaires et renfermant tout le secret de succès attribués à la magie. Un fait sur cinquante donnera une idée des opérations mystérieuses qui trouvaient alors, à Concoret, une si grande confiance.

Une cousine de Simonne accusait tous les jours la violence de son mari. Esprit quinquex, raisonneur, toujours prêt à la réplique, la triste ménagère avait, par ses contradictions, porté au plus haut point l'irritabilité de celui dont elle se plaignait. Jallu avait pu étudier le caractère des deux époux, et il promit à la femme de rendre la paix à son ménage. Pour arriver à ce résultat, un étourneau fut placé dans une petite chambre qui touchait à celle où travaillait le mari, et le sorcier enjoignit à l'épouse querelleuse de se retirer au plus vite auprès de l'oiseau, chaque fois qu'un mot un peu rude, un froissement de sourcil, le plus léger indice enfin laisserait deviner une prochaine explosion de colère. Ce moment de retraite devait être mis à profit en apprenant à l'étourneau une bonne parole sur la nécessité de la patience. Simonne avait pu juger de l'efficacité d'un charme qu'aujourd'hui même on emploierait encore utilement; aussi elle se demandait si, parmi les compagnons aillés du tailleur, il ne s'en trouverait aucun qui défendit le château de Comper contre les prétentions matrimoniales d'un jeune enseigne au régiment de Picardie.

— Voyez-vous, Jalla, reprit la nourrice, le bonheur domestique de mademoiselle Louise est ce qui me touche le plus. Vous savez combien elle est sensible, dévouée, quels soins elle donne aux pauvres malades; quel intérêt elle prend aux chagrins de toutes les familles de Concoret, de Paimpont, de Tréhorentenc? Ne serait-il pas trop cruel que son bon cœur fit le tourment de sa vie? Si vous saviez combien la légèreté de Marguerite, ses caprices, son obstination à se rendre au moins trois fois par semaine

à Folle-Pensée, ont changé l'humeur de ma maîtresse, autrefois si gaie, si heureuse! N'ai-je pas trouvé, l'autre jour, mademoiselle de Bréciliane, la tête dans les mains et les yeux remplis de larmes? « Simonne, m'a-t-elle dit d'un ton plein d'amertume, celle dont l'avenir me préoccupe si vivement parle de me quitter, et veut retourner chez son père. Je tremble pour cette pauvre Marguerite quand elle n'aura plus pour conseil qu'un homme sans principes et ruiné dans les maisons de jeu.

— Marguerite ne partira pas, dit le sorcier; ne prenons pas au sérieux les menaces de l'enfant gâtée qui commence à s'impatience là-haut parce que les hirondelles ne veulent pas se laisser prendre. On voudrait passer l'hiver dans une ville, paraître dans les bals; au lieu de cela, mademoiselle de Bréciliane contraire, gronde, défend même de trop fréquentes visites à Folle-Pensée, et l'on se révolte, et l'on pleure, et l'on fait, en se retirant dans sa chambre, beaucoup de bruit avec la porte pour montrer combien l'on est en colère.

— C'est cela, Jallu; et par son trop de bonté notre maîtresse se donne mille tourments. Après tout, que ne laisse-t-elle Marguerite retourner à Paris? Nous serions bien plus tranquilles ici après son départ.

— Vous pouvez avoir raison; cependant, Marguerite serait exposée, là-bas, à de grands dangers, et vous avez reconnu avec moi que ses défauts sont rachetés en partie par des qualités aimables.

— Je ne dis pas non, répliqua la nourrice; de plus, j'ajouterais volontiers que la plupart de ses défauts viennent de son éducation. La mère de Marguerite, se croyant jusqu'à la fin dans une belle position de fortune, ne cessait de répéter que l'étude ne rend ni meilleure ni plus aimable et qu'il ne sert à rien d'être riche, si l'on ne vit à sa fantaisie et sans gêne. Quand la jeune fille fut mise au couvent, les parents ne s'informaient jamais de ses progrès. Un jour une religieuse osa lui infliger une punition. Marguerite se plaignit bien haut, et aussitôt la mère, en adressant à madame la supérieure une verte semonce, fit passer à la pensionnaire triomphante un livre que j'ai vu, un livre envoyé comme consolation et encouragement à la fois.

— Est-il possible! s'écria le vieillard en s'animant par degrés; un livre donné par des parents comme prix de paresse, d'ignorance, d'insubordination peut-être!... Un jour, si Marguerite ne change point sous une influence meilleure; un jour, quand son mari la verra négliger les soins de sa maison, remplir mollement ses devoirs d'épouse et de mère, ou même les sacrifier à ses plaisirs; quand il gémira de son incapacité, de son indolence, de sa susceptibilité d'enfant gâté à qui tout est sujet de plaintes et de larmes; quand il s'étonnera de la voir marcher dans la vie insouciant, vaniteuse, irritable, égoïste, ne sachant ni ce qu'elle désire, ni où elle va; au premier mot de reproche, Marguerite pourra tout expliquer en présentant à son époux le livre donné par la mère: « Mon ami, dira-t-elle, j'ai voulu mériter le prix d'encouragement qui me fut décerné dans mon enfance, et je suis devenue ce que tu vois. »

— Qu'elle reste ou s'éloigne, reprit Simonne, Marguerite sera pour mademoiselle une cause de chagrin, si vous ne pouvez rendre plus docile cette nièce dont nous n'avions que faire ici. Je voudrais qu'heureuse

ou malheureuse, on ne s'en souciait pas plus à Comper que je ne me soucie des neiges de l'an dernier. L'important est d'assurer à notre bonne maîtresse repos, sérénité, gaieté même, et pour cela, il faudrait la disposer à penser un peu plus à elle-même, un peu moins aux autres.

— Liti donner un cœur froid et égoïste! reprit le couturier.

— Pourquoi non? Un cœur sec nous épargne bien des peines.

— C'est une question à étudier... Néanmoins, le jour où mademoiselle de Bréciliane formerait aussi le vœu qui vous échappe, venez me trouver, et alors...

— Auriez-vous donc chez vous le moyen de rendre la paix à cette maison? On raconte de vos oiseaux des choses si étranges!

La conversation fut interrompue en ce moment par l'arrivée d'un paysan dont les souliers ferrés, faisaient résonner le pavé de la cour. Cet homme qu'à son costume moitié rustique, moitié militaire, on eut pris pour un buste de laboureur enté sur des jambes de soldat, ne manquait d'ailleurs aucune occasion de rappeler ses campagnes comme milicien et soldat de l'infanterie royale. Originaire de Quintin, son langage se ressentait du français suranné qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les campagnes de Saint-Brieuc; les voyages avaient ajouté à ce fond, déjà riche en expressions vieilles et délaissées, d'autres mots également vieux, recueillis en d'autres parties de la France. Qu'il me soit permis de conserver aux discours d'Agathon quelque chose de leur caractère particulier. J'écarterai seulement avec soin tout ce qui ne pourrait être compris par les personnes peu exercées dans l'étude du Français d'Amyot et de Montaigne.

« Eh! bon jour, Agathon, dit Marguerite de l'air le plus amical. Quelles nouvelles d'Enora, de M. de Hervé, de toute la famille? »

— Elles pourraient être pires, répondit le campagnard d'une voix un peu traînante; le père est moins triste, la mère se fait mieux portante avec le printemps nouvelet; mademoiselle Enora a toujours sa contenance gaie et accorte, et le reste de la famille est à l'avenant.

— Fort bien; et tu viens apporter un message à ma tante? Je te prévins que tu ne peux la voir en ce moment; elle est au droguier avec ses malades.

— A la bonne heure, Mademoiselle; le droguier de votre tante a son mérite, et je vous réponds qu'à la première occasion, j'y viendrai tout droit. Ah! ce n'est pas ici comme à Folle-Pensée, où, pour faire tomber une vieille dent, on vous baille un lézard vert ou la patte gauche d'un crapaud séché au soleil! On ne m'y prendra plus. Madame de Ploucaléc aurait grand besoin, en fait de médecine, de venir apprendre ici le maniement des armes. A Folle-Pensée, on ne sort pas de l'onguent pour les brûlures. Parlez-moi de Comper pour les remèdes de haute science et de rare vertu.

— Doucement, Agathon; je n'ai aucune prétention à pratiquer la médecine; ainsi ne crois pas me flatter en rabaisant le mérite de madame de Ploucaléc. Tu me parais d'ailleurs, assez mal disposé pour nos voisins. D'où vient cela? C'est pourtant M. Henri qui t'a amené dans le pays.

— Eh! oui, c'est M. Henri, mon jeune enseigne, qui, lorsqu'en eus assez de l'habit gris à parements

bleus, me décida à prendre du service à Folle-Pensée. Je lui dois beaucoup de reconnaissance pour m'avoir embourbé aussi lourdement dans un enrôlement pareil. Il fallait être à la fois jardinier, cuisinier, valet de chambre, et sans autre solde que celle courant par les landes sur le dos d'un lièvre. Je restai là deux ans, faisant long carême, sot comme une nouvelle recrue, cherchant vainement à humer l'air de prospérité. Encore une année pareille, et du beau garçon qui jase avec vous, il ne restait qu'un tas d'ossements desséchés. Je vis qu'il était grand temps de changer la manœuvre, et j'allai me proposer bellement à M. de Kernévat. Celui-ci est pauvre; on le sait, puisque tout bon gentilhomme qu'il est, c'est l'hôtellerie du *Pélican*, à Paimpont, qui, jusqu'ici l'a fait vivre, lui, sa femme et ses cinq enfants. N'ayez crainte, cependant, que personne manque du nécessaire chez d'aussi bons maîtres. »

Nous avons vu tout à l'heure combien l'éducation de Marguerite avait été négligée. Désœuvrée, la jeune fille était curieuse, et le plaisir de faire causer Agathon sur les familles du voisinage l'emportait facilement sur ses sentiments de réserve, de délicatesse; mieux élevée, elle n'eût pas autant prolongé un pareil entretien. La conversation continua quelques moments encore entre le valet babillard et la jolie questionneuse, qui, pour mieux l'entendre, le rejoignit dans la cour.

« Tu sembles accuser d'avarice cette aimable châtelaine de Folle-Pensée. Comment te croire? Si ma tante ne s'y opposait, madame de Ploucalec me donnerait constamment des fêtes.

— Oui, je sais que, peu de jours avant votre arrivée ici, le manoir a été meublé à peu près à neuf, et qu'il n'est pas rare aujourd'hui d'y voir mettre tout par écuelles; d'y entendre tourner et remuer broches au grand galop. J'ai là-dessus mes suppositions aussi; et quand je rencontrerai M. Henri, je m'informerai s'il a pris le premier papillon qu'il a vu ce beau mois d'avril. C'est signe de mariage, vous savez.

— Je ne sais rien du tout, dit Marguerite en rougissant un peu et paraissant prendre un nouvel intérêt au bavardage d'Agathon. Je ne m'occupe nullement de M. de Ploucalec; seulement, je t'aurais cru plus attaché à lui et à son excellente mère.

— Si vous aviez fait comme moi, Mademoiselle, une faction de deux ans chez madame de Ploucalec, et, cela dans un temps où Folle-Pensée n'attendait pas la visite d'une héritière, oh! alors, je le répète, vous eussiez déclaré hors de sens et enragé celui qui se fût contenté de vivre aussi petitement, quand il pouvait trouver mieux ailleurs. Quant à M. Henri, je reconnais qu'il n'a pas son pareil pour danser une sarabande, jouer au reversis, ou tenir sa place dans un gala. C'est encore un officier de bonne mine, un de ces hommes que les dames accueillent avec des yeux admiratifs, bien qu'ils soient coutumiers de parler sans rien dire, et qu'ils n'aient pas plus d'idées dans la tête qu'un oison de votre basse-cour. Mais il faut voir avec quelle grâce il incline son drapeau de la main droite pour saluer un général, tandis que de la main gauche, il ôte son chapeau bordé d'or! Son grade d'enseigne, son uniforme gris blanc, et surtout ses feintises de langue et grimaces physiques lui réussirent mieux, j'en ai peur, qu'au fils aîné de mon

nouveau maître, à ce beau, ce brave M. Étienne, son bon cœur de fils et tant de vertus solides. »

Marguerite fit un geste d'impatience qui n'eût pas échappé à l'ancien soldat si la châtelaine de Comper, un petit panier au bras, et toute prête à commencer sa tournée quotidienne dans les campagnes, n'eût traversé la cour en ce moment. Agathon tira de sa poche un billet et le présentant à mademoiselle de Bréciliane :

« C'est de mademoiselle Enora, dit-il. »

La châtelaine de Comper parcourant des yeux le papier, et s'adressant au domestique :

« A trois heures, c'est bien. J'y serai, ou plutôt nous y serons, car ma nièce sera des nôtres. Allez, Agathon, et surtout que M. de Kernévat ne se doute de rien.

— Et où allons-nous, ma tante? » demanda Marguerite qui s'était rapprochée de la fenêtre derrière laquelle Jallu et Simonne observaient tout ce qui se passait dans la cour.

« Au Vengleuz, répondit Louisa; mais avant il faut voir quelques malades. »

Agathon était déjà parti. La tante et la nièce s'éloignèrent à leur tour par une autre route.

« Jallu, dit la nourrice, vous savez ce qui se prépare au Vengleuz pour la Saint-Georges? »

— Oui, Simonne, et vous n'ignorez pas non plus qu'on fête le même jour la châtelaine de Folle-Pensée. Le choix de mademoiselle Louise n'est pas douteux; il se pourrait, néanmoins, que la nièce fût d'un autre avis.

Toujours la nièce, murmura Simonne. Jallu, quoi qu'il arrive, rappelez-vous ma prière; faites que mademoiselle n'ait pas à souffrir des fautes et des chagrins d'autrui. »

II

LA FAMILLE DE KERNÉVAT.

On connaît les châtelaines bretonnes, recours de toutes les souffrances morales et physiques, anges de pitié et d'espérance, envoyés à la chaumière, et qui prêtent leurs mains délicates à la Providence pour secourir et consoler. Mademoiselle de Bréciliane était une de ces femmes vraiment chrétiennes; et, maîtresse de sa fortune à vingt ans, elle avait renoncé au mariage pour suivre avec plus de liberté la route choisie par son dévouement, au milieu des misères humaines. D'une santé débile qu'annonçait trop bien sa maigreur et sa taille un peu courbée, elle n'en était pas moins toujours prête à supporter les fatigues, quand ses courses ou ses veilles pouvaient être utiles à quelqu'un. Sa beauté, moins régulière que celle de Marguerite, causait une impression plus profonde. On la disait un peu trop pâle, et elle l'était réellement, à moins qu'on ne parlât devant elle de quelque grande infortune ou d'une action généreuse; alors, une teinte rosée colorait ses joues; et l'expression sympathique de sa bouche, le rayonnement de son regard rendaient en quelque sorte son âme visible et donnaient à toute sa physionomie un charme qui ne se décrivait point. On se sentait attiré vers elle par les plus nobles instincts du cœur. On l'aimait comme on aime la douceur, la compassion, la pureté et le courage.

Tant de vertus n'existaient pas, cependant, sans mélange de quelques faiblesses : l'énergie qui ne man-

quait jamais à Louise de Bréciliane s'il s'agissait de tirer de peine un malheureux, lui faisait parfois défaut pour se consoler après un échec, pour supporter patiemment la contradiction et l'ingratitude. Elle avait des moments de dégoût et d'abattement, et il n'était pas rare de l'entendre s'écrier alors qu'elle eût voulu devenir insensible. Le sentiment du devoir autant que la bonté de son cœur ne permettait pas à la châtelaine de rien changer à sa vie; toutefois, pour donner un nouvel élan à son zèle, il fallait le plein succès d'une entreprise charitable, une expression de joie, un mot de reconnaissance de ceux qu'elle avait secourus. La présence de Marguerite à Comper avait rendu plus fréquentes ces heures d'accablement et de tristesse. Dans l'intérêt de la jeune fille, des plans d'avenir avaient été formés, plans contrariés tous les jours; et de là ces larmes dont la nourrice se plaignait à Jallu, son confident. Enora de Kernévat, et surtout son frère Étienne entraient aussi pour beaucoup dans les rêves que Marguerite semblait s'attacher à détruire : il s'agissait, au moyen d'un mariage heureux, de choisir à une jeune étourdie un guide sûr, éclairé, et de rendre l'aisance à une famille honorable, ruinée depuis longtemps.

Le nombre des familles pauvres appartenant à l'ancienne noblesse est considérable en Bretagne. Les longues guerres de la succession, puis celles de la ligue, nous dit Tréminville, consommèrent la ruine d'une multitude de nobles, obligés de servir à leurs frais, et d'amener sous les drapeaux un certain nombre d'hommes qu'il leur fallait équiper, nourrir, défrayer, souvent pour un temps indéfini. « Que de fois dans mes courses en Bretagne » ajoute le même écrivain, « n'ai-je pas rencontré sous le chaume de ces beaux » noms qui figuraient au quatorzième siècle sous les » Du Guesclin, les de Clisson, et rappellent les brillants exploits des jours de la chevalerie? J'ai retrouvé » de même, dans de simples matelots, des descendants d'anciens amiraux de Bretagne, du Herimel, du » Porzmoguer. » M. le Bastard du Mesmeur, à Crozon, a fait obtenir à quatre Goulezres un modeste emploi de douanier, et ce sont, m'a-t-il assuré, les mieux posés de la famille. J'ai connu moi-même, à Brest, la veuve d'un pauvre cordonnier, réduite à la plus extrême misère et si fière de porter le nom de Kerouspi, qu'elle l'avait fait inscrire d'avance sur une croix conservée dans son galetas, au pied de son lit, et destinée à orner sa tombe.

Habasque, dans ses *Notions historiques*, raconte un trait assez touchant sur un de ces gentilhommes en sabots, originaire de la commune de Plouzec ou Plourivo, aux environs de Paimpol. « Un peu avant les » événements de juillet, dit-il, M. Bellanger, mon collègue, fut, en qualité de commissaire, chargé d'une enquête. Il avait déjà fait écrire les noms et » prénoms du nommé Jean-Baptiste Kérénor. — Votre » métier? lui demanda-t-il ensuite. Batelier. — Gref- » fier, écrivez batelier. — Monsieur, dit alors d'une » voix émue le matelot, faites-y, s'il vous plaît, ajoutez » ter écuyer, car ce titre est le mien; il fut celui de » mes pères, et c'est le seul héritage qu'ils m'aient » transmis. Il signa de Kérénor, et il exigea que son » nom fût ainsi rectifié dans sa déposition. »

Il me serait facile de multiplier les anecdotes sur cette noblesse indigente, souvent plus respectable que tel courtisan en faveur, dont l'habit brodé déguise

bien d'autres misères. Je rappellerai seulement ici que dans un voyage de Morlaix à Plouguerneau, en suivant les grèves du pays de Léon, nous couchâmes une nuit, mon compagnon et moi, dans une auberge de village tenue par un vieux gentilhomme dont le nom m'était bien connu. Nous arrivâmes chez lui un jour de marché, à l'heure où quelques dames des manoirs voisins remontaient dans leurs voitures. La femme de notre hôte reconduisait ces dames qui l'embrassaient et lui disaient adieu en l'appelant cousine. Un reste d'élégance se mêlait à la pauvreté de cette maison, et nous éprouvâmes un certain embarras le lendemain matin en priant le maître du logis de nous faire connaître le montant de notre dépense. « Veuillez, nous dit-il, régler avec la fille de confiance ces petites affaires dont je ne m'occupe jamais. Je me réserve seulement le plaisir de passer quelques moments de plus avec vous, en vous mettant sur la route que vous voulez suivre. »

Cela fut dit simplement et d'un ton d'exquise politesse; l'hôtelier gentilhomme nous accompagna en effet, et nous montra en passant, non sans quelque tristesse, le manoir qui porte son nom, et qui est encore habité par des membres de sa famille.

La position de M. de Kernévat, père d'Enora et de ce jeune Étienne si vanté par Agathon, était exactement celle de l'homme dont je viens de parler. Réduit à la plus grande pauvreté et chargé d'une famille nombreuse, il avait dû faire taire toutes ses répugnances, et saisir le seul moyen qui s'offrait à lui pour soutenir l'existence de sa femme et de ses enfants. Une auberge de village en Bretagne n'a rien d'ailleurs qui puisse effrayer la conscience la plus délicate. J'ai dit dans mes *Pèlerinages du Morbihan* combien les habitudes de la plupart de nos populations rurales sont graves, religieuses. L'hôtellerie de M. de Kernévat à Paimpont devait ressembler au cabaret tenu par Théodote, à Ancyre, ce qui n'empêcha pas l'Eglise de placer ce dernier au rang des saints.

Après cette digression nécessaire, rejoignons la châtelaine de Comper et sa nièce dans les campagnes où elles vont de chaumière en chaumière distribuer des secours. Le soleil brille; les arbres et arbustes se couvrent de jeunes feuilles où pendent des gouttes de rosée; les primevères et les violettes s'éparpillent dans l'herbe; les blés nouveaux poussent et verdissent; les pommiers sont en fleurs, la fauvette dit : Me voici! Enfin, avril, à la moitié de sa course, devant les branches du chêne encore dépouillées et les bouquets de l'aubépine déjà entr'ouverte, semble ne conserver le souvenir des jours mauvais que pour mieux apprécier les douceurs de l'espérance. Les derniers murmures de l'hiver se perdent dans les profondeurs du *Val sans retour*, célèbre dans les romans de chevalerie qui ont tant parlé de la forêt de Paimpont sous le nom poétique de Brocéliande.

La promenade dure depuis bientôt deux heures, et jamais Marguerite n'a trouvé le temps plus court. La beauté du ciel l'égaye, et sa joyeuse humeur se communique à sa compagne. Jusqu'à présent, d'ailleurs, on n'a vu que des visages contents. La châtelaine a promis du travail à celui qui en manquait; une bonne grand-mère s'est extasiée à l'invitation de venir, un de ces dimanches, dîner au château; et partout, moyen certain de réjouir la famille entière, les petits enfants ont été pris sur les genoux et caressés. Mar-

guerite a partagé trois ou quatre fois le bouquet qu'elle recommence toujours, et la voilà qui se remet à l'œuvre, le long d'un ruisseau, à deux pas de la cabane où sa tante se dispose encore à entrer.

« Ici, dit cette dernière, en baissant la voix, la visite te paraîtra moins agréable : tu verras entre ces quatre murs le dénûment le plus complet, et, en outre, il s'agit d'un pansement douloureux.

— Eh bien, prenez ma bourse, chère tante, répond la jeune fille; videz-la; c'est tout ce que je puis faire. Je n'aime pas à voir souffrir : je vais m'asseoir sur la margelle du puits, et je vous attendrai autant qu'il faudra. »

Louise prend l'argent qu'une main timide lui présente, et fait quelques pas du côté de la chaumière. En ce moment une jeune fille de seize à dix-sept ans, vêtue simplement, mais avec ce bon goût qui donne du prix à l'étoffe la plus commune paraît à la porte.

« Enora ! » s'écrie mademoiselle de Bréciliane tandis que la charmante fille de l'hôtelier de Paimpont accourt au devant d'elle.

Faut-il faire un nouveau portrait ? Non ; il suffit de dire qu'Enora marchait sur les traces de la châtelaine de Comper, et que n'ayant pas d'or à offrir, elle donnait aux pauvres ses soins et ses consolations ; elle venait de laver sans sourcilier l'affreuse blessure dont la seule idée avait épouvanté Marguerite. Mademoiselle de Bréciliane s'en informa, et sur la réponse affirmative elle jeta sur sa nièce un regard éloquent. Celle-ci rougit.

« La pauvre Marguerite, ajouta la châtelaine, a besoin de vos leçons ; enfant, on lui a montré la vie comme une fête où elle n'aurait qu'à se faire belle, se réjouir, et quand je songe aux précautions qu'on a prises pour lui épargner le plus léger chagrin, je m'étonne qu'il lui reste encore assez de sensibilité pour compatir même de loin aux souffrances des autres. »

Marguerite baissa la tête et essuya quelques larmes.

« Je vous assure, dit-elle, que les malheureux me font grand pitié. Vous ne m'avez jamais aimée, ma tante, et vous me traitez durement.

— Ma chère amie, reprit Enora de cette voix harmonieuse que possèdent quelques femmes, et dont l'accent remue le cœur et ne laisse à l'esprit aucune objection ; il est impossible de ne pas vous aimer, et votre tante vous chérit mieux que personne. Elle pense seulement ce que vous penserez vous-même après y avoir réfléchi, que, puisque nous habitons un monde où les souffrances se rencontrent à chaque pas, nous devons nous accoutumer de bonne heure à les regarder en face.

— La vue d'une blessure est si cruelle, répliqua Marguerite ; l'aspect d'une profonde misère est si douloureux pour peu qu'on ait l'âme sensible !

— Vaines excuses ! dit la châtelaine de Comper. N'écoutez pas, mon enfant, le langage de la mollesse. Cette prétendue sensibilité, qui consiste à s'épargner à soi-même toute émotion pénible, n'est qu'un égoïsme déguisé.

— Je vois bien que vous êtes meilleures que moi toutes les deux, et pourtant je n'aurais jamais la force...

— Ne songez pas à nous, interrompit mademoiselle de Bréciliane ; pensez à Dieu qui semble avoir confié de préférence à la femme le soin de compatir à toutes

les douleurs et de les apaiser en les partageant. Que deviendrait une jeune personne élevée uniquement pour le bonheur, le jour où l'adversité, la maladie ou la mort pénétreraient dans l'intérieur de la famille ? Qu'elle serait à plaindre cette jeune fille qui n'aurait que des larmes à donner ; larmes qu'elle répandrait beaucoup plus sur la perte de son insouciance commode que sur les chagrins de sa maison !.. Comprenez-vous une fille, une sœur, incapable de soigner sa mère infirme ou son frère malade ; obligée de céder à des mains mercenaires des fonctions qui devraient être pour elle l'obligation la plus sainte, et la plus douce des consolations ! Est-ce la tendresse du cœur qui mène là ? est-ce encore la sensibilité véritable qui, dans trop de familles, fait désertir la chambre du mourant par les parents les plus proches, sous le misérable prétexte que l'adieu suprême d'un être tendrement cheri nous briserait le cœur ? Pauvre amour que celui qui ne veut pas sa part d'angoisses auprès de l'objet aimé, et qui abandonne la dernière étreinte d'une main près de se refroidir, à la main distraite de l'indifférence ! »

Marguerite restait muette et la tête inclinée sur sa poitrine. Ses deux compagnes eurent pitié de son embarras et se dirigèrent avec elle du côté de la chaumière où la pauvre enfant les suivit, non sans hésiter un peu. Elle s'y montra compatissante et presque courageuse ; aussi, satisfaite de ce premier essai de ses forces, quand elle se retrouva sur le chemin l'instant d'après, la sérénité brillait dans ses yeux où il ne restait plus trace de larmes. On causa de choses moins sérieuses et particulièrement du motif qui attirait, ce jour-là, mademoiselle de Bréciliane au Vengleüz.

Le Vengleüz était un de ces petits manoirs à porte gothique, à tourelles accusant le commencement du seizième siècle, et se donnant même un petit air guerrier, grâce à quelques meurtrières percées dans sa principale façade. Ce manoir ou plutôt celui qu'il remplaçait avait été le berceau de la famille de Hernévat. Un écusson mieux conservé que la fortune des anciens seigneurs du lieu, surmontait le portail devant lequel le père d'Enora ne passait jamais sans un soupir de regret. Ces murs, délabrés maintenant, avaient vu les splendeurs de ses ancêtres et, plus tard, caché leur décadence. Avec quel déchirement de cœur on s'était dépouillé peu à peu de tous les biens environnants, champs, prairies, verger, jardin, jusqu'au petit bois dont il ne restait plus que trois arbres, avant d'arriver au dernier sacrifice, la vente du château ! Le jour néfaste était encore présent à la mémoire de l'aubergiste de Paimpont, bien qu'il n'eût pas quatorze ans à cette époque. Il en parlait rarement à d'autres qu'à son fils ; mais depuis que le nid de ses plus chers souvenirs était inhabité, souvent le gentilhomme, devenu pauvre hôtelier, dirigeait de ce côté sa promenade, et là, trouvait un mélancolique plaisir à se rappeler sa mère, son aïeul sous l'épais feuillage des trois vieux ifs au pied desquels ceux qu'il regrettait s'étaient assis tant de fois. Quand mademoiselle de Bréciliane et ses deux compagnes conduites par un projet que nous connaissons bientôt arrivèrent devant ce dernier débris du bois abattu, elles trouvèrent M. de Kernévat à demi couché sous les arbres. En l'apercevant Enora fit un mouvement de terreur.

« Fâcheux contre-temps ! » dit la châtelaine.

Le gentilhomme s'était levé, et après les compli-

ments d'usage, indiquant du doigt le manoir, il fit remarquer avec un sourire forcé que les hiboux revenaient toujours à leurs vieilles mesures.

« Si l'homme, ajouta-t-il, s'attache plus fortement par l'adversité que par le bonheur, proposition incontestable, suivant moi, je dois tenir à ces murs par des liens sans nombre. Resté seul avec ma mère veuve et mon aïeul âgé de près de quatre vingts ans, j'ai vu leur existence empoisonnée par toutes sortes de privations et de chagrins. Un jour les créanciers sont venus; ils ont arraché du foyer le fauteuil de mon grand père et détaché de la muraille nos portraits de famille. J'étais à cette fenêtre lorsqu'à la vue de l'épée de mon père emportée par un usurier de Ploërmel, je compris à quels affronts j'étais réservé. Nous ne demeurâmes que peu de jours au manoir après l'enlèvement de ces chères dépouilles. Il fallut sortir à notre tour; lui, se traînant à l'aide d'un bâton qui n'avait tenté personne; elle, mourant de douleur, et cherchant à étouffer mes plaintes qui désolaient le vieillard.

— Si le passé n'a pas été sans amertume pour vous, dit mademoiselle de Bréciliane, j'ai pleine confiance dans l'avenir de votre famille. Déjà mon filleul Etienne a réalisé nos meilleures espérances.

— Il est plein d'ardeur, reprit le père dont le front s'éclaircit aussitôt; Etienne a reçu du Ciel cette gaieté légère qui adoucit les peines de la vie, et donne un charme de plus à nos plaisirs; élevé loin du monde, et trop pur, trop sincère pour soupçonner nulle part la duplicité et le mensonge, on pourrait lui reprocher quelquefois la naïveté de son enthousiasme, la candeur de son admiration; mais ce défaut, si c'en est un, provient de sentiments si nobles, que tout en redoutant ses conséquences pour le bonheur de mon fils, il m'est difficile d'y voir autre chose qu'un motif d'estime et d'affection. Entraîné par la vivacité de son imagination et les élans généreux de son âme, à quinze ans, il avait déjà révê bien du dévouement, formé bien des plans de vie utile. Au récit d'une bataille, il s'était vu soldat à la suite de Turenne; devant un tableau d'église représentant un religieux Trinitaire, il avait nourri des projets de longues traversées pour le rachat des captifs. Tout cela devait aboutir à un obscur emploi dans les forges de la forêt. N'importe! là aussi notre songeur intrépide caresse de glorieuses illusions. Il faut l'entendre affirmer que son travail pourra bientôt suffire à tous nos besoins, et qu'avant dix ans, si le propriétaire actuel de ces vieux murs consentait à les vendre, nous pourrions... Tenez, Mademoiselle, c'est une folie; et voilà que je pleure rien que d'y penser.

— Et pourquoi une folie? demanda la châtelaine, l'amour filial a fait des miracles plus surprenants que celui-là.

— Vous parlez comme Jallu le sorcier, reprit M. de Hernévat. Ne m'assurait-il pas l'autre jour que le Vengleuz nous appartiendrait avant peu?

Un imperceptible sourire effleura les lèvres de la tante de Marguerite.

« Tant que des étrangers l'ont habité, continua le gentilhomme, l'idée ne m'est pas venue qu'un semblable rêve pût jamais se réaliser. Alors j'aurais fait un grand détour pour éviter de passer par ici. L'an dernier j'appris que les propriétaires avaient quitté le pays et que le Vengleuz était vide : la foi robuste d'E-

tienne, les prédictions de Jallu, ont pris tout à coup à mes yeux une ridicule importance... Loin de fuir ces tourelles et ces trois vieux ifs, depuis je les ai recherchés comme d'anciens amis longtemps regrettés, et qui, après un long oubli, semblent faire enfin quelques pas vers nous.

— Tenez pour certain que Jallu justifiera sa réputation de sorcier, dit la châtelaine.

— Croyez-vous, répliqua d'un air pensif le père d'Etienne et d'Enora, croyez-vous qu'un homme puisse pénétrer quelquefois les secrets de l'avenir? La forêt de Paimpont est remplie de traditions merveilleuses sur Merlin, Viviane, le chevalier Ponthus; et plus près de nous, sur Eon de l'Étoile et ses étranges disciples.

— Nos aïeux vivaient ici au milieu des enchanteurs et des fées, répondit avec enjouement mademoiselle de Bréciliane, maintenant il ne nous reste plus que le sorcier de Concoret, et il serait vraiment regrettable de le perdre aussi. Ce que je puis affirmer, du moins, c'est que Jallu, dans ses prédictions, a souvent rencontré juste. Il est plus instruit qu'on ne l'est habituellement dans nos campagnes, et je le crois doué d'une intelligence supérieure. »

En écoutant son amie, M. de Kernévat s'était rapproché de la façade du manoir, qu'il n'avait pu voir auparavant. Une charrette chargée de meubles, et presque entièrement recouverte d'un drap, était arrêtée dans la cour.

« Voyez, dit l'aubergiste de Paimpont, dont les traits se couvrirent d'une pâleur subite, voilà comme les prédictions de Jallu se réalisent!... Au moment où je m'abandonne à un fol espoir, de nouveaux hôtes prennent possession du Vengleuz. Si j'avais élevé un peu plus la voix, ils pouvaient m'entendre, car ils sont là, ces meubles le prouvent, et aussi ce rideau derrière lequel on distingue quelqu'un. »

Les trois femmes n'étaient pas moins troublées que M. de Hernévat.

« Adieu, dit-il, des affaires m'appellent à Maunon, il est grand temps de partir. Vous, Enora, retournez à Paimpont où l'on pourrait avoir besoin de vous : votre mère est sortie avec vos petites sœurs; Agathon court de son côté, et notre fidèle Jeannette est restée seule. »

Sans attendre la réponse de sa fille et détournant la tête pour ne plus voir le Vengleuz, le gentilhomme disparut derrière les vieux ifs.

Louise et ses deux compagnes attendirent quelques instants, puis pénétrèrent dans la cour. Une fenêtre s'ouvrit, trois petites têtes blondes s'y montrèrent à la fois, et des rires étouffés répondirent au salut amical de la châtelaine.

III.

GRANDES PRÉPARATIFS.

Les hirondelles que nous avons vues au commencement de ce récit tracer mille cercles devant la fenêtre de Marguerite, pourraient seules donner une idée du mouvement que présentait la salle du Vengleuz. Tandis qu'un jeune homme tenant à la main des clous et un marteau, destinés à rattacher quelques pans de tapisserie, s'évertuait à crier silence, trois petites filles dont l'aînée n'avait pas dix ans, couraient, sautaient, se heurtaient, se croisaient, parlant toutes ensemble et poussant de grands cris de plaisir. Le plus grand

désordre régnait dans la chambre, où l'on remarquait, posés les uns sur les autres, plusieurs vieux tableaux. Une femme d'environ quarante-cinq ans occupait un antique fauteuil en velours d'Utrecht, près du rideau remarqué par M. de Kernévat. Au moment où la porte s'ouvrit, cette femme se leva précipitamment et s'avança vers la châtelaine de Comper.

« Quelle peur nous avons eue ! dit-elle. Sans une des pouponnes qui a aperçu son père par la fenêtre dominant sur le bois, et qui est venue nous avertir à temps, il nous surprenait dans la cour.

— Je l'ai vu la première ! s'écrièrent à la fois les trois enfants désignées dans la famille sous le nom collectif de *pouponnes*, à cause de leurs joues roses et potelées. »

Le frère aîné prit la plus petite sur son épaule et l'emporta gaiement dans la chambre voisine ; les deux autres le suivirent en s'attachant à ses habits.

« Il a tenu à peu de chose, dit Enora, que je ne livrasse moi-même notre secret. Pauvre père ! comme il était ému en nous quittant ! N'a-t-il pas cru, maman, que de nouveaux étrangers venaient s'établir ici ?

— Cette supposition nous a sauvées, ajouta mademoiselle de Bréciliane ; bien mieux, nous voilà certaines à présent de ne plus être dérangées dans nos préparatifs.

— Après demain la saint Georges ! s'écria Étienne, avec une explosion de joie qui n'appartient guère qu'à la première jeunesse.

— Allons ! du calme ! reprit la mère en passant un bras sous celui de son fils ; je suis si peu habituée au bonheur, qu'une joie trop vive me fait trembler.

— Eh ! le moyen de n'être pas joyeux, quand tout nous réussit à souhait ! répliqua le jeune homme. Je vous dis que la saint Georges est un jour de bénédictions ! Vivat !

— Oui, un jour de bénédictions pour toi surtout, mon brave enfant ! »

Étienne ne laissa pas à sa mère le temps de faire son apologie :

« Mesdames, nous causerons une autre fois ; aujourd'hui, nous avons beaucoup à travailler, et je fais appel, dès ce moment, à la bonne volonté de ma sœur et à la vivacité de mademoiselle Marguerite.

— Que faut-il faire ? demandèrent les deux jeunes filles.

— A la charrette ! dans la cour ! » crièrent les pouponnes, de l'escalier qu'elles descendaient avec la plus grande précipitation.

Un instant après, toutes les personnes réunies au Vengleüz entouraïent la charrette qu'Agathon, aidé par Étienne, se hâta de décharger.

Ici, un mot d'explication.

Depuis deux ans un supplément de travail dans les bureaux de l'administration des forges établies dans la forêt de Paimpont ajoutait une somme assez ronde au traitement du jeune employé. Ce dernier, d'accord avec sa mère et le maître des forges, qui s'intéressait vivement à lui, avait caché à M. de Kernévat cette augmentation de salaire. Des épargnes ainsi formées, et grossies par des gratifications annuelles, manne céleste des bureaucrates, Étienne était parvenu, en y joignant quelques avances sur les services futurs, à racheter le manoir de ses ancêtres. Quatre mille francs avaient suffi pour cette acquisition, que le

délabrement du manoir et son peu de dépendances rendaient plus facile. Sauf la cour dont il a été question, un très-petit jardin, les trois ifs et la place de leur ombre, tout ce qui appartenait autrefois au Vengleüz avait été divisé et ajouté à des fermes voisines. Dès à présent l'héritier du Kernévat se croyait en mesure de pourvoir à lui seul aux besoins de la famille. Tous ses plans étaient arrêtés : Agathon épousait la cuisinière Jeannette, et, au moyen d'arrangements favorables aux maîtres et aux serveurs, ces derniers prenaient à leur nom l'hôtellerie, tandis que les premiers, redevenus châtelains, allaient vivre paisiblement au manoir. Le père s'occuperait du jardin en attendant qu'il fût possible d'ajouter un champ ou deux à leur domaine.

Initiée à tous les secrets de son filleul, mademoiselle de Bréciliane avait aussi voulu, dans cette circonstance solennelle, offrir son bouquet de fête à un vieil ami. A force de démarches et de soins aussi zélés que prudents, elle était parvenue à découvrir où se trouvait la plus grande partie des meubles provenant de la vente faite au Vengleüz. Les portraits de famille avaient un peu souffert dans un grenier de Josselin ; le bahut à personnages montrait de nouvelles sculptures dues au couteau ébréché d'un apprenti de Plœrmel. Mais enfin les pouponnes étaient filles à trouver un tableau, à rogner le nez d'une statuette ; et peut-être portraits et bahuts n'eussent-ils pas été mieux respectés par elles que par ces profanes étrangers. La plus précieuse trouvaille avait été faite par Agathon, un jour qu'il s'en allait, disait-il, avec un sien compagnon, bon preneur de taupes et gentil chasseur de rats. Cet homme, trié parmi les meilleurs, tout en marchant à petites reposades, parlait d'un excellent marché qu'il était au moment de conclure. Il s'agissait d'une épée rouillée de telle et telle façon, et sur laquelle, en sa qualité d'ancien soldat, le valet de M. de Kernévat était appelé à donner son avis. La poignée toute particulière de cette épée répondait si parfaitement à celle dont le gentilhomme-hôtelier se plaisait à rappeler la description, que Agathon ne douta pas un instant qu'il n'eût mis la main sur un trésor. Il laissa le marché se conclure, et offrit ensuite à son camarade, pour l'arme en question, un écu de bénéfice et deux chopines de cidre, propositions trop magnifiques pour ne pas être acceptées avec transport. Soigneusement fourbie, prête à lancer des éclairs, pour peu que l'occasion se présentât de mettre flamberge au vent, l'épée était posée sur une tablette de cheminée, en attendant qu'on lui choisît une place d'honneur.

Les meubles qui garnissaient la charrette furent bientôt enlevés, les plus lourds par Étienne et Agathon, les autres par les femmes ; car chacun voulait mettre la main à l'œuvre de restauration. Les pouponnes surtout faisaient des prodiges de courage ; si leur mère ne s'y était formellement opposée, elles entreprenaient de transporter, à elles trois, le bahut, qui ne pesait pas moins de cent cinquante livres.

Tant d'ardeur devait amener vite un résultat satisfaisant ; et deux heures ne s'étaient pas écoulées, que les meubles, rangés avec symétrie, les portraits de famille suspendus au mur, donnaient un aspect tout nouveau à la chambre d'honneur du Vengleüz. A dire vrai, on trouverait difficilement aujourd'hui un maître d'école de village qui se contentât d'un ameu-

blement pareil; mais la famille de Kernévat n'était pas exigeante, aussi ne cherchait-elle pas à dissimuler son ravissement. Marguerite seule, bien qu'elle partageât la gaieté générale, s'étonnait qu'on pût trouver tant de bonheur dans la possession de telles anti-quailles.

La sille, ainsi préparée, Étienne proposa un tour de jardin. Nouveaux enchantements, devant les vieux poiriers chargés de folles branches, les rosiers unis fraternellement aux mûriers sauvages; les narcisses et les jacinthes montrant au milieu des touffes d'orties un visage de bonne humeur. Le bois, au bout du jardin, ne se composait que de trois arbres: tant mieux! la rareté n'est-elle pas souvent l'unique mé-rite d'une foule de choses vantées et peu dignes d'en-trer en comparaison avec les ifs du Vengleuz. Ces ifs, la famille en convenait tout d'une voix, ne ressem-blaient à aucun autre par la beauté de leur feuillage, et la richesse de leurs troncs, qu'on eût pris pour les majestueux piliers d'une cathédrale gothique. De quelle vue, aussi, l'on jouissait assis sur le banc de bois vermoulu placé à l'orient du jardin.

A droite, la forêt de Paimpont, où Martin est encore enchanté sous un buisson d'aubépine; à gauche, des vergers fleuris couverts d'un immense tapis de verdure, mollement arrondi sur les coteaux; en face, un vallon digne d'avoir été choisi par les fées pour y danser au clair de la lune; des taillis cou-ronnés par des futaies, dont l'ombre, propice aux illu-sions, laissait entrevoir des rochers grisâtres; enfin, plus bas, aux deux bords d'une rivière ignorée, comme le site agreste qu'elle embellit toujours, des prairies coupées de mille ruisseaux, et sous l'herbe desquelles on entend à chaque pas le gazouillement confus d'une eau souterraine. Elève des bons moines Augustins, dont l'abbaye était l'orgueil de son village natal, Étienne avait puisé dans Virgile un amour vrai des beautés de la nature, et il possédait, en outre, le don plus rare de communiquer autour de lui son admi-ration. L'homme n'a pas besoin de s'exiler de son toit, de parcourir le monde pour élever sa pensée et dé-velopper en lui ce charme de l'idéal, qui fait l'artiste et le poète. « Qui n'a point cette mélodie, s'écrie » Châteaubriand dans ses *Mémoires*, la demandera » en vain à l'univers. Asseyez-vous sur le tronc de » l'arbre abattu au fond des bois: si, dans l'oubli pro- » fond de vous-même, dans votre immobilité, dans » votre silence, vous ne trouvez pas l'infini, il est » inutile de vous égarer aux rivages du Gange. »

L'heure où M. de Kernévat devait revenir à Paim-pont approchait, et il était important pour la famille de retourner au bourg avant lui. On parla de se sé-parer, non sans l'engagement formel de se retrouver dans deux jours pour fêter dignement la Saint-Geor-ges. Les pouponnes avaient solennellement promis, pour la soirée et le lendemain, un mutisme qui n'é-tait pas dans leurs habitudes. En attendant, la mère ayant voulu faire encore quelques centaines de pas avec mademoiselle de Bréciliane et Marguerite, les trois enfants s'élancèrent en avant, les bras enlacés, et chantant, dans tous les tons les plus divers, un vieil air de ronde.

Enora, Marguerite et Étienne venaient après les pou-ponnes, aussi joyeux qu'elles, bien qu'ils ne fussent pas aussi bruyants. La châtelaine de Comper et ma-dame de Kernévat fermaient la marche.

— Ne pensez-vous pas, disait Louise, que si un peintre voulait personnifier le Bonheur dans un de ses tableaux, il pourrait lui donner la figure d'Étienne? »

Sa mère répondit qu'en effet, son fils était heureux; puis, comme toutes les mères prodigues de leur dé-vouement le plus absolu, elle parla avec une recon-naissance touchante, presque avec un étonnement naïf des soins dont elle était l'objet de la part de ses enfants. Chose admirable! les parents qui nous ont tout donné, ne savent quelles expressions de gratitude employer quand nous leur prouvons parfois notre tendresse! — Pour quelques heures passées au chevet de son lit, dans une maladie aussi courte que terrible, n'ai-je pas en-tendu celle dont le nom remplit mon cœur, et que je ne dois plus voir en ce monde, me supplier d'aban-donner sa main défaillante, de quitter sa chambre, de veiller à ma santé, oubliant, tant l'amour maternel est généreux, que ce n'était pas quelques heures, mais de longs mois, des années entières, qu'elle avait veillé et pleuré sur mon berceau? L'amie de la châtelaine s'exprimait avec la même effusion: elle aussi se plai-gnait doucement d'être trop aimée de son *pauvre gar-çon*, toujours prêt à s'oublier à son tour pour ceux qui ne lui avaient jamais compté leurs sacrifices.

« Il m'est impossible, ajoutait madame de Kernévat, même quand ce bon Étienne montre tant de gaieté, de chasser une pensée amère et bien faite pour glacer ma joie: notre fils sera victime de son abnégation courageuse. Soutien d'une nombreuse famille, il a renoncé un peu légèrement au mariage pour être tout à son père et à ses sœurs. L'héroïsme n'empêche pas les regrets, et je crains qu'un jour... »

— Ce jour n'arrivera pas, interrompit la châtelaine de Comper; il n'arrivera pas, et notre cher Étienne n'aura que l'honneur du sacrifice. Je nourris un projet de mariage qui nous rendrait tous heureux: l'avenir de votre fils vous tourmente; et moi, me croyez-vous bien tranquille sur l'avenir de ma nièce? »

Le plus grand étonnement se peignit sur les traits de madame de Kernévat, qui répondit d'une voix mal assurée que les partis se présenteraient en foule pour la nièce de mademoiselle de Bréciliane.

« Vous pouvez avoir raison, dit Louisa, mais vous n'ignorez pas les funestes suites du mariage de ma sœur; vous savez dans quelle solitude je vis, et com-bien il me serait difficile de faire un choix judicieux parmi des jeunes gens qui me sont inconnus. Dans tous les cas, en trouverais-je aucun dont le cœur m'offrirait plus de garantie que celui d'Étienne? »

— Y pensez-vous? s'écria la mère pâle d'émotion, le fils d'un pauvre hôtelier de village!

— Le fils de parents plus honorables dans leur obscurité que ne l'a été dans le monde le père de ma nièce. Mieux vaut descendre d'un gentilhomme de-venu marchand, et dont l'industrie loyale a profité à sa famille, que d'un oisif endetté et brillant d'un éclat menteur. »

L'exclamation de madame de Kernévat avait ré-veillé d'amers souvenirs. La châtelaine reprit après un instant de silence.

« Ce qu'il faut à Marguerite, c'est bien moins de la richesse qu'une direction sage. J'ai cru voir que ma nièce, malgré ses défauts, ne déplaît pas à Étienne. Eh bien! je tâcherai de faire comprendre à celle-ci les véritables intérêts de son bonheur. Par l'influence qu'un caractère aussi aimable ne peut manquer de

prendre sur une femme bonne quoique légère, Étienne aura bientôt rectifié les travers d'une éducation frivole. J'aime à me figurer Marguerite, appartenant doublement à son époux par les liens sacrés du mariage et par une sorte de création morale et intellectuelle. Les âmes qui ne doivent leur force et leur vertu qu'à elles-mêmes après Dieu, sont rares; mais il en est beaucoup d'autres, facilement imitatrices du bien, et qui ne sont languissantes et stériles que parce qu'elles n'ont personne pour suppléer à l'énergie qui leur manque, personne pour les diriger et les soutenir. J'ai remarqué au Vengleuz un lierre dont la tige est encore faible, et qui, en embrassant étroitement le tronc d'un if, atteint déjà les plus hautes branches de l'arbre. Privée d'appui, cette plante qui s'élève aujourd'hui vers le ciel ramperait misérablement sur le sol, et son feuillage souillé de poussière serait foulé par les bêtes de somme. Bien peu ressemblent à l'if du Vengleuz; mais, parmi les plus vertueux et les meilleurs, le lierre est l'emblème d'un grand nombre.

— Cette charmante enfant serait ma fille, dit madame de Kernévat. Non, non, je ne puis croire à tant de félicité.

— Espérons, chère amie; surtout, pas un mot de ceci à personne. A la moindre contrariété qu'elle éprouve, Marguerite parle de retourner auprès de son père, et, une fois à Paris, elle serait perdue pour nous. Espérons, je le répète; cependant, il arrive si

fréquemment aux jeunes filles de ce caractère de choisir mal, que le repos d'Étienne exige la plus grande prudence. »

On se trouvait alors au détour du chemin, limite fixée pour se séparer. Madame de Kernévat pressa doucement la main de la tante, et embrassa la nièce avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce jour.

— Vous renoncez donc pour nous, lui dit-elle, à la fête brillante que l'on prépare à Folle-Pensée, et qui a lieu aussi après-demain ?

— Quoi ! c'est après-demain ? demanda Marguerite d'un air surpris.

— Oh ! n'allez pas regretter votre promesse ! s'écrièrent à la fois le frère et la sœur.

— Non, non, répondit Marguerite avec un peu d'hésitation; cependant, j'avais oublié, je l'avoue, qu'à Folle-Pensée on fêtait aussi le même saint. J'en veux à la marraine de madame de Ploucalec de l'avoir appelée Georgette. »

On rit, et la jeune fille reprit toute sa gaieté. Les pouponnes avaient interrompu leur trio pour embrasser aussi à leur tour la tante et la nièce; mais ces dernières, en s'éloignant, les entendirent recommencer leur musique avec une nouvelle ardeur.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

(La fin au prochain Numéro.)

CHARADE EN TROIS TABLEAUX

PERSONNAGES.

LE DUC DE BLANGY.

M. DES ÉTANGS.

M^{me} PAULINE DE LA CHAULME.

BERTHE, 17 ans. } petites filles de M. de Blangy.

SUZANNE, 15 ans. }

M^{me} DE MIRBELLES.

LUDOVISE DE MIRBELLES.

M^{me} DE BOISROBERT.

MIRETTE.

INVITÉS.

La scène se passe au château de Blangy.

Premier Tableau.

Le théâtre représente l'intérieur d'une serre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRETTE, seule, un arrosoir à la main.

Ah ! mes pauvres mignonnes, que ces deux jours d'abandon vous ont fait grand tort ! Vos têtes, fières et coquettes, se sont penchées; vos frais pétalos ont pâli, vos feuilles se sont repliées et fermées. Buvez, buvez; aspirez l'eau par tous vos pores, et, avec

l'eau bienfaisante, reprenez vie, force et beauté !... Si l'on ne dirait pas qu'elles me comprennent et renaissent à ma voix !...

SCÈNE II.

MIRETTE, BERTHE, SUZANNE.

(Berthe et Suzanne portent des costumes grecs du quatrième siècle avant J. C.)

SUZANNE. Mon brouet, Mirette ! Je meurs littéralement de faim.

BERTHE. Attachez-moi ma tunique.

MIRETTE, riant. Quelles drôles de robes !

BERTHE. Eh bien, impertinente ! rit-on ainsi au nez des personnes auxquelles on doit le respect ?

MIRETTE. Est-ce que c'est la nouvelle mode de Paris, ça, mademoiselle ?

SUZANNE. C'est bon; l'on vous en informera un autre jour; mon brouet !

BERTHE. Laissez-la, je vous prie, ma chère, m'ajuster ces camées sur l'épaule; monsieur le duc de Blangy, notre bon grand-père, ne trouvera pas mauvais que je les aie empruntés à son médailler pour me compléter cette toilette athénienne.

MIRETTE, ajustant maladroitement la tunique. Athé... quoi, mademoiselle ?

BERTHE. Athénienne, maladroite; vous m'avez effleuré l'épiderme !

MIRETTE. Est-ce français ou anglais, cette robe-là, mademoiselle ? (Berthe hausse les épaules et ne répond point).

SUZANNE. Allons, allons, au brouet!

MIRETTE. Je m'en vais le mettre sur le feu. (*A part.*)
Les drôles de robes!

SUZANNE. Sur le feu! Comment! il n'est pas prêt?

MIRETTE. Dame! c'est qu'aussi, depuis que vous avez renvoyé tout votre monde, je suis restée seule pour tout faire, moi! et chacun sait que je n'entends point le service.

BERTHE. Cela se voit.

MIRETTE. Ah! s'il s'était agi de culture, c'eût été autre chose; je ne suis pas pour rien fille de votre jardinier en chef; la culture, ça me connaît!

SUZANNE. Oui, et, lorsque l'on a besoin de vous, ce n'est pas au château, à portée de la sonnette ou de la voix, qu'on vous trouve, c'est dans la serre!

MIRETTE, désignant les fleurs. Elles avaient si grand soif!

SUZANNE. Et moi, j'ai faim!

MIRETTE. Vous pouvez le dire, vous, mademoiselle; vous pouvez, à la rigueur, descendre à l'office, et y prendre vous-même, non cette bouillie de blé noir que vous appelez brouet, mais une belle miché de pain blanc avec des confitures ou du beurre...

SUZANNE. Hein?

MIRETTE, continuant. Tandis que les fleurs, ces petites créatures jolies, si quelque insecte rongeur les dévore, si la chaleur leur accable, si le sol auquel elles sont attachées est maigre, elles ne peuvent se débarrasser de l'insecte, elles ne peuvent aller chercher ni un sol plus riche, ni l'eau rafraîchissante; il est donc de toute nécessité qu'on vienne s'informer de leur santé et de leurs besoins.

SUZANNE. Je vous écoute parler avec admiration! Qu'en dites-vous, ma sœur?

BERTHE, qui a regardé les fleurs et les arbustes. Je dis que je ne vois point ici l'olivier, cher à Minerve, malgré les ordres exprès que j'avais donnés à cet égard.

MIRETTE. Mademoiselle, j'ai transmis, mot pour mot, vos paroles à mon père; je lui ai dit: Mademoiselle Berthe désire que tu te procures bien vite l'olivier cher à Minerve.

BERTHE. Eh bien?

MIRETTE. Eh bien, mon père a répondu qu'il ne savait pas du tout là où se trouvait Minerve, et que d'ailleurs si l'olivier y était cher, ça n'était pas beaucoup la peine d'y aller, parce qu'il en aurait un beau pied pour rien dans les serres de madame de la Chaulme. (*Berthe et Suzanne se regardent et ne peuvent s'empêcher de rire aux éclats.*)

SUZANNE. Le pays de Minerve!

BERTHE. Le marché de Minerve!

MIRETTE. J'ai dit une bêtise?

SUZANNE. Allez faire mon brouet, et mettez-y un peu de sel.

MIRETTE. Alors je n'ai pas dit une bêtise?

SUZANNE. Allez faire mon brouet!

MIRETTE, à part, et s'en allant. Drôle d'ordinaire tout de même. Blé noir le matin, blé noir à midi, blé noir le tantôt! (*Haut.*) Mami'selle, sauf respect, m'est avis qu'un poulet fin, ou bien un canard aux petits pois, vaudrait mieux que votre brouet.

SUZANNE, la poussant dehors. Fi!

SCÈNE III.

SUZANNE, BERTHE.

SUZANNE. Parler de mets aussi sensuels à une Spartiate!... Le brouet, *for ever!*... Ah! ma sœur! si au lieu d'avoir donné aux coutumes d'Athènes, la frivole...

BERTHE, l'interrompant. La lettrée!

SUZANNE, continuant... Toute votre admiration, vous aviez, comme moi, adopté la sobriété lacédémonienne, que vous trouveriez de saveur au brouet!

BERTHE. J'avoue que, tout bonnement, il me paraît détestable. Veuillez ne pas prendre ceci pour une critique à l'endroit de votre amour pour Lacédémone, ma sœur; vous avez voué un culte à cette capitale de la Laconie, comme moi à l'élégante cité de Périclès, et, quelle que soit mon opinion personnelle, je ne me permettrais pas...

SUZANNE. Mais!...

BERTHE. Certes, l'austérité, la rigidité des Spartiates, leur noble amour de l'indépendance, leur intrépide valeur, tout cela est beau!

SUZANNE. N'est-ce pas?

BERTHE. Cependant cela ne saurait cacher certaines coutumes qui projettent de grandes ombres sur le tableau.

SUZANNE. Ne peut-on rien reprocher aux Athéniens?

BERTHE. Les Athéniens ne tuaient pas leurs enfants difformes; ils ne dressaient pas leurs jennes gens au vol!

SUZANNE. Les dresser au vol! Comme vous traduisez l'histoire! Ils les dressaient à l'escalade; ils les dressaient à s'emparer adroitement du butin de l'ennemi!...

BERTHE. Toujours est-il que...

SUZANNE, continuant. Sans doute, les fils de Lacédémone ne parfumaient point leurs cheveux comme le faisaient vos Athéniens; ils ne portaient pas de robes de pourpre qui flottassent au vent; des troupes de musiciens ne leur donnaient point le concert pendant le repas...

BERTHE. Un repas de brouet! les musiciens auraient à peine eu le temps de se mettre d'accord!

SUZANNE, continuant. Ils n'employaient point leurs journées en d'interminables bavardages et disputes sur la place publique; ils les employaient en de mâles exercices!

BERTHE. Des bavardages! les discours de Périclès, d'Aristide, de Socrate, de Platon, de Démosthènes, du fameux Démosthènes, et de cent autres! Ces discours immortels, des bavardages! Ma sœur, ou vous y mettez une condamnable partialité, ou vous avez l'esprit myope!

SUZANNE. En tout cas, ce n'est pas de votre lunette d'approche que je me servirai pour voir juste; votre entêtement pour les compagnons efféminés des Alcibiade me révolte!

BERTHE, riant. Et moi votre raideur laconienne me divertit au suprême degré.

SUZANNE. Vous continuez votre rôle et cherchez à assaisonner vos paroles de sel attique; mais, hélas! votre sel n'est que du sel gris!

BERTHE. Et vous, pour rester également dans le vôtre, vous me voudriez bien foudroyer de quelque mot sublime à la Léonidas!

SUZANNE. Vous avez beau faire, vous ne m'empêcherez point de crier sur les toits que l'histoire de Lacédémone est, de toutes, la plus salubre à l'homme.

BERTHE. L'histoire d'Athènes le polit.

SUZANNE. Les héros de Lacédémone sont hauts de cent coudées!

BERTHE. Ceux d'Athènes savaient si bien se gagner les cœurs, que, même dans l'exil, tout se soumettait au charme de leur parole.

SUZANNE. Sparte! Sparte! Je déclare Sparte la première cité des temps anciens!

BERTHE. Et moi je prouve qu'Athènes est la première cité des temps anciens et des temps nouveaux à la fois, par ce surnom d'Athènes moderne dont les peuples d'aujourd'hui se plaisent à décorer la capitale de la science et des beaux-arts.

SUZANNE. Ma sœur, si je ne m'étais juré de ne jamais manquer à la modération stoïque, je vous dirais que vos raisons me crispent singulièrement.

BERTHE. Mais, comme vous vous l'êtes juré, vous vous contentez de me lancer des regards furibonds, qui démolissent, de fond en comble, toutes vos prétentions au stoïcisme.

SUZANNE, frappant du pied. Ma sœur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAULINE DE LA CHAULME.

PAULINE. L'on s'empêche ici? Je dirais presque que cela est heureux pour moi, car, si vous n'aviez élevé la voix, j'aurais passé la serre, et j'aurais été vous chercher jusqu'au château. (Les examinant.) Eh! Seigneur, mes chères belles, comme vous voilà accoutrées! Sommes-nous au temps du carnaval, et faites-vous, l'une, l'épouse grondeuse et acrimonieuse du pauvre Socrate, et l'autre, quelque jeune grecque, moins farouche?

SUZANNE, piquée. Ne peut-on, passionnée que l'on est pour les peuples de l'antiquité, et essayant de marcher sur leurs traces, ne peut-on les imiter jusque dans leurs vêtements?

PAULINE. Si j'étais docte, je vous répondrais qu'il y a, je crois, autre chose à tirer de l'histoire, qu'une imitation servile; de grands enseignements philosophiques, par exemple, ressortant de parallèles à établir entre les hommes et les événements d'alors et ceux de nos jours; mais, je ne suis point docte. Ces robes-là sont sérieuses!

BERTHE. Et nobles, à la fois, vous ne le pouvez nier, madame.

PAULINE. Par la crinoline qui règne, je ne vous engagerais point à sortir de chez vous, ainsi vêtues.

BERTHE. C'est pourtant ce que nous comptons faire, et aujourd'hui, sans plus tarder.

PAULINE. Ah! mon Dieu!

BERTHE. A quatre heures, M. le duc devra quitter le chemin de fer, et prendre l'avenue qui conduit au château; à quatre heures, nous l'attendrons au bout de l'avenue, avec ces mêmes robes, qui n'ont point l'avantage de vous plaire, ma belle voisine, et dans un équipage qui devra enchanter un helléniste tel que lui.

SUZANNE. Un équipage comme on n'en a point vu, de mémoire d'homme, sur la terre de France, depuis nombre de siècles écoulés; un équipage authentique!

PAULINE. Je ne sais plus où j'en suis! Est-ce qu'il sera traîné par des bœufs, votre équipage authentique!

BERTHE. Des bœufs? Ah! madame!... par deux fringants et nobles coursiers.

PAULINE. Quelle forme cela a-t-il, cet équipage authentique?

SUZANNE. Une forme pure! nous avons bouleversé la bibliothèque de notre grand-père, pour en découvrir le modèle; et, pour obtenir une exécution parfaite, nous avons employé jusqu'à trois carrossiers, venus tout exprès de Laval!

PAULINE. Mais encore?

BERTHE. Oh! quelles que soient vos préventions, et vous avez des préventions, cela saute aux yeux, cela ne pourra faire autrement que de vous ravir; c'est, à la fois, ample et léger, élégant et simple, solide et gracieux! Je regrette que ces sortes d'équipages ne contiennent que très-peu de monde; autrement, madame, nous nous serions fait un plaisir....

PAULINE. Merci! J'ai ma calèche. Est-ce rond ou carré, ce véhicule?

SUZANNE. Légèrement ovale.

PAULINE. Découvert ou fermé?

BERTHE. Ouvert, ouvert à l'admiration des curieux.

PAULINE, à part. A leur admiration, hum!

SUZANNE. Tenez, j'entends des roues qui font crier le sable de nos allées; il approche; madame de la Chaulme. Jugez-en!

PAULINE, près des vitres. Un char antique!

SUZANNE. Et irréprochable de forme et d'ornementation.

PAULINE. Un char antique! Et vous monterez là-dedans?

SUZANNE. Avec orgueil!

PAULINE. Je rêve, bien sûr!... Quel est cet automédon grotesque?

BERTHE. Notre valet d'écurie; c'est le seul de nos gens qui ait consenti à revêtir la tunique blanche bordée de rouge, et à ne point porter de faux-col.

SUZANNE. Nous eussions voulu que le château, tout entier, pût faire illusion à notre grand-père, et, qu'en y entrant, il s'imaginât entrer dans quelque splendide habitation grecque du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Mais, outre que les tourelles du château nous gênaient, et que, sur quelques points, nous étions, ma sœur et moi, d'opinions divergentes, la livrée s'est montrée tellement récalcitrante, que, sur son refus de se plier à nos idées, nous avons dû la mettre à la porte.

PAULINE. Vous êtes sans serviteurs?

BERTHE. Hors le jardinier, ce garçon et Mirette.

PAULINE. Votre poulx, Berthe!... Calme!... Le vôtre, Suzanne!

SUZANNE, retirant sa main. La plaisanterie est jolie; madame nous croit folles, ou peu s'en faut.

PAULINE. En vérité!...

BERTHE. Bien! bien! N'avons-nous pas, pour nous, notre propre témoignage, et ne sommes-nous pas certaines que la satisfaction de M. le duc ne nous faille point? Mais, l'heure approche, les chevaux piaffent; il me semble que...

PAULINE. Ne saurait-on essayer de vous persuader?...

BERTHE. Chère voisine, ce serait perdre votre temps et votre rhétorique.

PAULINE. J'ai grand peur que...

SUZANNE. Rassurez-vous!

PAULINE. En tous cas, je vais, de mon côté, au-devant de M. le duc; si vous avez besoin d'un refuge, mes portières vous seront ouvertes. (*Fausse sortie des trois dames.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MIRETTE.

MIRETTE. Le brouet de mademoiselle est servi.

PAULINE. Que dit-elle?

MIRETTE. C'est de la bouillie de blé noir que mademoiselle Suzanne veut absolument appeler du brouet.

SUZANNE. Hélas! faute d'avoir pu arriver à la connaissance exacte des éléments qui composaient le véritable brouet! Mais, cette bouillie, je la mange sans beurre!

BERTHE. Le beurre étant pour une Spartiate une sensualité trop grande.

PAULINE. Et vous, Berthe, vous ne mangez pas de brouet?

BERTHE. Moi, je représente l'élégante cité de Minerve.

MIRETTE, *à part*. Encore cette ville de Minerve! Où donc peut-elle bien se trouver? J'aurais pourtant juré connaître tous nos environs, à plus de dix lieues à la ronde! (*Haut.*) Il va refroidir!

SUZANNE. Vous avez trop tardé, je ne mangerai point. Parlons, ma sœur.

MIRETTE. Vous qui aviez si grand faim!

SUZANNE. Les Spartiates savaient dompter la faim, et ne se laissaient point dompter par elle!

BERTHE. Oublions notre petit différend de tout à l'heure, chère Suzanne, et, sur notre char, où nous allons enlancer nos bras, comme nous nous sommes appris à le faire, que nos cœurs ne soient pas moins unis!

SUZANNE. J'allais vous le proposer, ma chère Berthe. Venez!

PAULINE, *à part*. Singulière aberration! En tous cas, je ne les perds pas de vue! Mais comment M. de Blangy le prendra-t-il? Je ne partage pas la confiance de mes pauvres petites amies!

Deuxième Tableau.

LE MÊME SOIR.

Le théâtre représente un salon du château de Blangy.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, *seul à la cantonnade*.

Qu'on me jette ces guenilles au feu! Que le fameux char soit immédiatement mis en pièces et porté au bûcher! Et, surtout, surtout que mes camées rentrent au médailler! (*Descendant la scène.*) A-t-on vu ces péronnelles! mes camées les plus beaux, des camées dont se parait la femme d'Eurybiade, se les octroyer sans autre cérémonie! ma parole d'honneur, c'est fabuleux!.. Ah ça, et mon dîner! (*Appelant.*) Louison! Nathalie! Louison!

SCÈNE II.

LE DUC, MIRETTE.

MIRETTE. Voilà, monsieur!

LE DUC. J'ai dit, Nathalie ou Louison; je n'ai pas dit Mirette.

MIRETTE. Mais, monsieur, c'est que...

LE DUC. Met-on le couvert? Le dîner est-il prêt?

MIRETTE. Mais!...

LE DUC. Mais, n'est point répondre!

MIRETTE. J'ai peur de la colère de M. le duc.

LE DUC. On ne s'en douterait pas!

MIRETTE. Nathalie ni Louison ne sont plus au château!

LE DUC. Plait-il?

MIRETTE. Ces demoiselles les ont renvoyées.

LE DUC. Renvoyées! J'en apprends de belles; et pourquoi renvoyées?

MIRETTE. Nathalie manquait toujours la coiffure athénienne de mademoiselle Berthe, et Louison ne réussissait pas le brouet de mademoiselle Suzanne.

LE DUC. Ah! pour le coup, la colère même me fait défaut; je suis renversé!

MIRETTE. Elles sont encore dans le village, espérant que M. le duc voudra bien demander leur grâce.

LE DUC. Allez me les chercher! (*Fausse sortie.*) Un moment! Qu'y a-t-il à l'office?

MIRETTE. Du laitage, des œufs, et le brouet que mademoiselle Suzanne n'a pas mangé tantôt.

LE DUC. Qu'appellez-vous brouet?

MIRETTE. Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Suzanne qui lui a donné ce nom-là; même, que je ne sais pas pourquoi.

LE DUC. Enfin, quelle espèce de chose cela peut-il bien être?

MIRETTE. De la bouillie de blé noir, ni plus, ni moins.

LE DUC. Bien obligé; dites à Louison qu'elle fasse une razzia dans le pays, et qu'elle m'en rapporte quelque chose à mettre sous la dent; le plus tôt prêt sera le meilleur; allez, allez; que dans une demi-heure vous soyez ici toutes les trois, et que, dans trois quarts d'heure, je dine! (*A madame de la Chaulme, qui entre de l'intérieur.*) Voisine, accourez; j'ai besoin que vous m'aidiez à trouver le mot de la conduite de ces deux folles.

SCÈNE III.

LE DUC, PAULINE.

PAULINE. Cela est simple.

LE DUC, *offrant un siège, et s'asseyant*. Oui da! Eh bien? allez, je vous écoute.

PAULINE. Vous-même, cher monsieur, n'en êtes point tout à fait innocent.

LE DUC. Ah! bah!

PAULINE. Tout le monde vous connaît pour un helléniste passionné; la Grèce entière se retrouve dans votre cabinet; vous ne jurez que par les héros grecs; vous n'admirez que les prouesses des Grecs; un pavé de Fontainebleau, vous le couvririez d'or si l'on vous prouvait qu'il arrive en droite ligne de la cour du Prytanée...

LE DUC, *souriant*. A supposer que la cour du Prytanée fût pavée; dallée de marbre peut-être, mais pavée, j'en doute!

PAULINE, *continuant*. Eh bien! votre enthousiasme a gagné vos petites-filles, et pendant douze jours, abandonnés à leur sagesse, une sagesse de quinze et dix-

sept ans; elles ont cru vous plaire en vous offrant, dans leur personne, des souvenirs vivants du pays et des temps qui vous sont chers.

LE DUC. C'est-à-dire que, d'une étude aimable, d'une admiration naturelle, tirer de semblables déductions, cela trouve en vous une apologiste!

PAULINE. J'explique l'action en essayant de remonter à la cause.

LE DUC. Eh morbleu! la science comprise ainsi ne porte d'autres fruits que le ridicule; c'est convertir en vinaigre une généreuse liqueur; on est helléniste, mais avant tout, on est de son pays et de son siècle; il faut n'avoir pas ça de bon sens pour que de telles vérités aient besoin d'être démontrées!... S'exposer au grand jour avec des robes athéniennes, et me vouloir faire grimper dans un char antique!... Si votre voiture n'eût été là, pour nous offrir un abri, le village entier nous accompagnait de ses huées, jusqu'au château!

PAULINE. Vous avez été cruellement sévère pour ces pauvres petites, ne pas même les vouloir embrasser!

LE DUC. Elles avaient, par ma foi, très-bien su m'en faire passer l'envie... Et, cependant, durant cette absence obligée, leur pensée ne m'avait point quitté! J'avais fait choix, pour elles, à Paris, de toutes sortes de nouveautés en chiffons et en bijoux, que je me faisais une fête d'étaler ce soir à leurs yeux!... Elles les verront, mais elles ne les auront point; c'est d'un autre don qu'elles sont dignes; c'est un autre présent que leur sagacité réclame; et, par ma foi! celui-là, elles ne l'échapperont pas, et je le leur octroierai ici même, en votre présence, après dîner; et vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître que cela est parfaitement adressé!

PAULINE. Vous me faites trembler pour mes pauvres petites amies; de quoi peut-il être question?

LE DUC. Vous verrez! vous verrez!

PAULINE. Ménagez-les, cher duc!

LE DUC. Vous ne savez donc pas que, pour couronner l'œuvre, elles m'ont vidé ma maison, et par suite, ne réservaient à un affamé d'autre régal que du brouet! Eh bien! et mon médailler qu'elles m'ont mis sous les yeux dessous! et ma bibliothèque où, maintenant, époques et matières, tout est confondu!... Ces sottises-là méritent salaire, et le salaire, c'est moi qui le leur garantis!... Pardon, chère dame, j'ai deux mots à dire par là; puis, je reviens réclamer votre belle main pour nous aller mettre à table, car vous nous donnez votre journée.

PAULINE. Ne puis-je obtenir de vous?...

LE DUC. Rien du tout; et je fuis de peur de la dé faite.

SCÈNE IV.

PAULINE, seule.

Sans doute ces jeunes filles ont besoin d'une leçon, mais, je crains quelque mystification un peu forte; pourvu que nous ne soyons qu'entre nous!... Voyons donc comment elles prennent leur changement obligé de costume!

Troisième Tableau.

DEUX HEURES PLUS TARD.

Même salon; grandes lumières.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DES ÉTANGS, MADAME DE MIRBELLES,
LUDOVISE.

M. DES ÉTANGS. C'est singulier!

MADAME DE MIRBELLES. C'est incompréhensible!

LUDOVISE. Maman, il s'agit peut-être du mariage de l'une de ces demoiselles.

MADAME DE MIRBELLES. D'abord, je ne suppose pas M. le duc, assez incivil pour nous déranger à toutes fins de nous annoncer le mariage de l'une de ses filles; ensuite, en même temps, qu'il nous invite à ne point faire de toilette...

M. DES ÉTANGS, railleur. Ce que vous avez observé! LUDOVISE, arrangeant ses volants. A moins que de se présenter en peignoir!

M. DES ÉTANGS. Sans doute.

MADAME DE MIRBELLES, continuant. Dans son billet, M. le duc nous affirme que nous n'aurons point à nous repentir de notre condescendance!

M. DES ÉTANGS. Et le mariage de l'une de ces demoiselles ne vous offrirait point la compensation promise?

MADAME DE MIRBELLES. Pardon, je m'intéresse à ces jeunes filles; mais, enfin!...

M. DES ÉTANGS. Il en est qui vous inspirent une préoccupation plus vive. (Ici, Ludovise rougit et baisse les yeux.)

MADAME DE MIRBELLES. Oh! nous avons le temps de songer à ces choses!

M. DES ÉTANGS. En effet, mademoiselle n'a pas encore ses dix-huit ans accomplis, à ce que je crois?

MADAME DE MIRBELLES, un peu pincée. Nous n'aurons nos seize ans que dans huit jours!

M. DES ÉTANGS, sourire dissimulé. Ah! ah!

MADAME DE MIRBELLES. Les petites filles de M. de Blagny sont ses aînées.

M. DES ÉTANGS. Voyez un peu! Je m'étais laissé dire le contraire; c'est l'air parfaitement raisonnable de mademoiselle qui, seul, est coupable d'une telle méprise.

MADAME DE MIRBELLES. Avouez, monsieur, que cette tenue modeste convient mieux que certaines façons de certaines gens?

LUDOVISE. Maman!

MADAME DE MIRBELLES. Que le caquetage de madame de la Chaulme, par exemple?

LUDOVISE. C'est une veuve, maman, et il paraît qu'aux veuves, la coquetterie, l'étourderie, l'inconséquence, tout est pardonné, tout est permis.

MADAME DE MIRBELLES. Tu es beaucoup trop indulgente, ma chérie!

M. DES ÉTANGS. C'est ce dont je faisais la remarque.

MADAME DE MIRBELLES. Cette enfant ne peut entendre que l'on censure autrui. (Plus bas.) C'est un ange! c'est ma joie! Je frémis à l'idée de m'en séparer un jour!

M. DES ÉTANGS, *s'oubliant*. Rassurez-vous!
 MADAME DE MIRBELLES. Traduisez-moi cela?
 M. DES ÉTANGS, *se reprenant*. Je veux dire qu'un genre sera trop heureux de ne vous point désunir.
 MADAME DE MIRBELLES, *soupirant*. Le croyez-vous?
 MADAME DES ÉTANGS. Ferme ment.
 MADAME DE MIRBELLES. Ces paroles me sont bonnes! Ludovise, tenez-vous droite, petite!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME DE BOIS-ROBERT.

MADAME DE BOIS-ROBERT. Savez-vous des détails sur l'événement?

MADAME DE MIRBELLES. Quel événement?

MADAME DE BOIS-ROBERT. La mascarade des demoiselles de Blangy.

M. DES ÉTANGS, *à part*. Aie! Je m'étonnais aussi qu'on n'en eût point encore parlé.

MADAME DE MIRBELLES. Une mascarade!

MADAME DE BOIS-ROBERT. Les gens s'en entretenaient à l'antichambre, et le bruit en est venu jusqu'à moi : les demoiselles de Blangy auraient été au-devant de leur grand-père en d'étranges costumes, et dans un équipage non moins étrange.

MADAME DE MIRBELLES. Que me dites-vous là?

MADAME DE BOIS-ROBERT. Le grand-père serait entré dans une épouvantable fureur, et les aurait condamnées à je ne sais quelle humiliation, et de cette humiliation, sous le prétexte d'une sauterie impromptu, il veut que nous soyons les témoins.

MADAME DE MIRBELLES. Voilà donc la raison de cette invitation à brûle-pourpoint!

LUDOVISE. Mes pauvres amies!... Devinez-vous, madame, ce que cette humiliation pourra être?

MADAME DE BOIS-ROBERT. Non; mais il est piquant le vieux duc; quand il mord, il emporte la pièce!

LUDOVISE. Je tremble!

MADAME DE MIRBELLES. Voyons, voyons, du calme!... (*Bas à M. des Etangs.*) Elle est d'une sensibilité!... (*Haut.*) Néanmoins monsieur le duc nous réserve là un singulier régal; il aurait pu s'épargner la peine de nous déranger.

M. DES ÉTANGS. Vous en eussiez été aux regrets!

MADAME DE BOIS-ROBERT. Comment monsieur l'entend-il?

M. DES ÉTANGS. Parce que, dans ce cas, vos sympathiques consolations auraient fait défaut aux demoiselles de Blangy.

MADAME DE BOIS-ROBERT, *bas à madame de Mirbelles*. On ne sait jamais si monsieur des Etangs est sérieux ou se raille.

MADAME DE MIRBELLES, *de même*. C'est un homme d'infiniment d'esprit! (*Madame de Bois-Robert regarde son interlocutrice, puis tour à tour Ludovise et M. des Etangs, et dissimule un sourire. Une dizaine d'autres invités arrivent; on s'incline et s'assied.*)

SCÈNE III.

M. DES ÉTANGS, MADAME DE MIRBELLES, LUDOVISE, MADAME DE BOIS-ROBERT, INVITÉS; puis MADAME DE LA CHAULME, SUZANNE, BERTHE, LE DUC DE BLANGY.

MADAME DE MIRBELLES, *bas à M. des Etangs*. Tout le voisinage

M. DES ÉTANGS. Monsieur de Blangy est un magicien; il dit les paroles de l'évocation, et son paradis se remplit d'anges.

MADAME DE MIRBELLES. Très-joli! n'est-ce pas, Ludovise?

LUDOVISE. Oui, maman.

MADAME DE BOIS-ROBERT, *à M. des Etangs*. Heureux mortel! vous n'avez pas parlé, que les braves éclatent!... (*Bas.*) Ce que c'est que d'avoir quarante mille francs de rente, trente-cinq ans et, au front, l'auréole des célibataires!

M. DES ÉTANGS, *de même et railleur*. Ah! pourquoi détruire de douces illusions?

LE DUC *s'incline devant les dames et serre la main des messieurs*. Merci, merci mille fois; c'est d'une amabilité! c'est d'une grâce!...

MADAME DE MIRBELLES, *à part, à ses voisins*. Les demoiselles de Blangy ont ce soir un singulier air!

MADAME DE BOIS-ROBERT. Qui semble confirmer ce que je vous ai dit.

M. DES ÉTANGS. Elles sont extrêmement jolies, comme toujours.

LUDOVISE. Leurs robes sont trop décolletées. Maman, puis-je baisser un peu mon fichu?

MADAME DE MIRBELLES. Si tu as trop chaud, ôte-le tout à fait, mon ange. (*Coup d'œil de madame de Bois-Robert à M. des Etangs.*)

LE DUC. Mes chers voisins, il est bon que vous sachiez qu'à Paris j'ai bourré mes malles d'une infinité de babioles qui menacent d'envahir ma maison, si, ajoutant une faveur à celle que vous m'avez faite déjà, de vous rendre à la prière d'un vieillard, chacun de vous ne consent à donner l'hospitalité à l'une de ces bagatelles. Pour mettre le comble à leur condescendance, les dames voudront bien se parer immédiatement des fleurs ou objets de toilette qui leur seront échus en partage; après quoi, comme dédommagement, médianoche et sauterie jusqu'au jour, sauf opposition de votre part. Personne ne dit mot? (*Tout le monde sourit, hors madame de la Chaulme et les demoiselles de Blangy.*) Une fois? deux fois?... La proposition étant adoptée, je procède à l'exécution de ladite... (*Il sonne; des domestiques apportent de grandes corbeilles remplies de fleurs, de bijoux, de rubans, de dentelles; au milieu du tout se distingue un petit coffret d'ébène.*) Pardon! Comme le beau sexe est le seul qui m'ait préoccupé, il ne se trouve là que des objets de dame; je réclame, pour les messieurs, la grâce de poser les fleurs et d'attacher les bracelets. (*Marques d'adhésion.*) Je serai, si vous le permettez, l'exécuteur des aveugles destins.

PLUSIEURS VOIX. Comment donc! (*Tous les yeux sont tournés vers les corbeilles; toutes les figures sont souriantes; seules, Berthe et Suzanne semblent soucieuses; madame de la Chaulme partage leur anxiété.*)

LE DUC. Je ferme les yeux, je prends au hasard et je nomme : Madame de Mirbelles! (*Il s'avance et offre l'objet à madame de Mirbelles; même jeu pour ce qui suivra.*) Sur votre front, madame, ce ruban d'or acquerra un inestimable prix!

MADAME DE BOIS-ROBERT, *bas à une autre*. Et cachera trois rides!

LE DUC. Madame de Bois-Robert! un nécessaire. A Minerve, la divine ouvrière, ses attributs!

MADAME DE MIRBELLES, *bas à madame des Etangs*. Elle ne sait faire œuvre de ses dix doigts!

LE DUC. Mademoiselle Ludovise! un album.
MADAME DE BOIS-ROBERT, *bas au même*. Le destin y met de la malice!

LE DUC. Madame de Geniès, un livre d'heures. — Mademoiselle Estelle, une écritoire. — Madame Delmarre, un bracelet. — Madame de Valzieux, une boîte à peindre. — Madame Leboyteux, un éventail. — Mademoiselle Camille, une couronne de marguerites. — Mademoiselle Angélique, un cœur d'or et sa croix. — Mademoiselle Anna, une statuette d'Harpocrate, le Dieu du silence. — Madame de la Chaulme, une garniture de bruyères. — Enfin, mesdemoiselles de Blangy, ce coffret. *(Le leur tendant.)* Prenez donc! *(Elles le prennent en hésitant, l'ouvrent et en tirent des épis de blé et des bouquets de chardon.)*

LE DUC, *désignant ces objets*. Ce qu'on sème et ce qu'on récolte lorsque l'on a semé en un terroir ingrat! *(Suzanne et Berthe se détournent et pleurent.)*

PAULINE, *s'avançant*. En arrachant ceci, un mauvais terroir s'améliore et devient un excellent terrain!... *(Après s'être saisie des bouquets de chardon et les avoir jetés par la fenêtre, elle arrange les épis dans les cheveux des deux jeunes filles. Tout cela se doit faire très-rapidement.)*

LE DUC. Madame! *(Berthe et Suzanne embrassent Pauline avec effusion, puis regardent leur grand-père avec prière et crainte.)*

PAULINE, *à part, au Duc*. Depuis deux heures, elles sont sous le coup de votre ressentiment et d'une appréhension cruelle; cela ne suffit-il point à votre justice?

LE DUC, *de même*. Mais, madame!...

PAULINE, *de même*. Cher duc, je me fais garant que la leçon est comprise et portera ses fruits.

LE DUC, *de même*. Vous me l'avez tronquée!

PAULINE, *de même*. Duc, cher duc, tendez-leur la main! De tous les petits trésors dont vous les avez si prestement frustrées aujourd'hui, elles ne regrettent que vos sourires de tendresse et vos regards de bonté. *(Suzanne et Berthe s'avançant; le Duc hésite encore, puis enfin les embrasse.)*

MADAME DE MIRBELLES, *à M. des Étangs*. On dirait une scène de réconciliation; c'est fort touchant; mais je demande le bal... Ludovise, c'est à moi que vous renverrez les valseurs! une valse ne peut s'accorder au premier venu!

M. DES ÉTANGS, *saluant et s'éloignant*. Heureux les favorisés, madame!

MADAME DE MIRBELLES, *stupéfaite*. Il invite madame de la Chaulme!

LUDOVISE. Maman, et l'humiliation?

MADAME DE BOIS-ROBERT, *avec intention*. C'est fait!

LUDOVISE. Comment, c'est fait? je n'ai rien vu!

MADAME DE MIRBELLES, *avec humeur*. Taisez-vous, je vous l'expliquerai.

LUDOVISE. Mais, maman!...

MADAME DE MIRBELLES. Mais, ma fille, taisez-vous; c'est ce que vous pouvez faire de plus habile! *(Un vif orchestre se fait entendre.)*

LE DUC. Tout le monde dansera ce soir, ainsi l'ont décrété les Destins! Madame de Mirbelles, votre main! *(Les danses se forment; Berthe et Suzanne sont heureuses; madame de la Chaulme les regarde en souriant.)*

ADAM-BOISGONTIER.

JOSEPH II A CAMBRAI

ANECDOTE.

On sait que l'empereur d'Autriche, Joseph II, aimait à échapper aux assujettissements de l'étiquette, à la faveur de l'incognito. On a souvent cité plusieurs traits de bienfaisance, exercés par le frère de Marie-Antoinette, qui se plaisait à parcourir les rues de Vienne sans avoir rien qui le distinguât d'un simple particulier, sinon de plus amples libéralités. Les historiens qui ont recueilli ces faits en ont négligé un qui, pour n'avoir pas le même caractère, n'en est pas moins piquant ni moins original :

En 1777, cet empereur, visitant la France sous le titre de comte de Falskenstein, se trouvait à peu de distance de Cambrai où il était attendu. Bien qu'il voyageât sous un nom supposé, sa qualité était connue et des préparatifs se faisaient pour le recevoir au moins comme un grand seigneur, puisqu'il était annoncé comme tel. Trouvant encore cette sujétion trop incommode, Joseph eut la fantaisie de devancer sa suite et de se rendre seul à Cambrai. Il descendit à l'hôtel où ses appartements étaient retenus et où on le prit pour un des officiers du prince. En conséquence, le maître de l'hôtel lui montrait complaisamment les dispositions adoptées par lui pour recevoir un si grand personnage. Arrivé dans la chambre à cou-

cher qui lui était destinée, perdant sans doute un peu de vue son incognito, et cédant au besoin de se rafraîchir le visage échauffé par la poussière de la route, Joseph II s'établit devant une glace et commença sans façon à se débarbouiller et à se raser : Etonné de tant de liberté, l'aubergiste n'osait pourtant rien dire, supposant qu'il avait à faire à un favori de haut rang. Extrêmement intrigué, il cherchait, par des questions détournées, à découvrir quelle pouvait être la position du hardi personnage qui se permettait d'agir chez l'empereur comme s'il était chez lui; mais n'obtenant point de réponse qui éclaircit ses doutes, il se hasarda enfin à demander positivement au voyageur qui il était : « Vous êtes donc attaché à la personne de l'empereur? lui dit-il. — Je suis effectivement attaché à sa personne, répondit le monarque avec flegme. — Quel est auprès de lui votre titre? — Je lui appartiens de très-près. — Mais enfin quelle fonction remplissez-vous auprès de Sa Majesté? — Je lui fais la barbe, » répondit le prince toujours avec le plus grand sérieux et en continuant à se raser.

J. DE GAULLE.

Explication de l'Énigme Historique de Juillet.

Mathilde, comtesse de Toscane, née en 1040, se distinguait par de rares talents, un caractère généreux et enthousiaste, le dévouement le plus entier à la religion et au Saint-Siège, menacé et attaqué par les princes allemands, et surtout par l'empereur Henri IV. Seule, pendant un règne de cinquante années, elle se montra toujours fidèle aux Souverains-Pontifes, toujours prête à les seconder dans leurs efforts pour la restauration de la discipline et des mœurs cléricales; toujours l'épée à la main pour défendre le Saint-Siège contre ses ennemis les plus formidables, ne se laissant jamais ni gagner par les promesses, ni intimider par les menaces, ni abattre par les revers; reine pleine de sagesse, soldat plein de courage et tout à la fois femme pieuse et dévouée. Quand il fut chassé de Rome par l'empereur Henri IV, elle offrit à Grégoire VII un asile dans ses États, l'accueillit avec les respects d'une fille, et pour garantir

la puissance temporelle des papes que tant d'ennemis menaçaient, elle légua tous ses biens au Saint-Siège.

Cette princesse savante et charitable, autant qu'elle était intrépide, fonda en Toscane et en Lombardie de nombreux établissements de bienfaisance et des écoles pour l'instruction du peuple. L'Université de Bologne est aussi une création de sa magnificence; elle la fonda, y réunit les plus grands hommes de son temps : réalisant ainsi un projet que Charlemagne avait conçu. En mémoire de la noble fondatrice, les femmes ont le droit d'enseigner dans cette Université, et de nos jours, on y a vu une dame, nommée Tambroni, qui professait le grec avec une rare distinction.

Dante a chanté en vers admirables le dévouement et les vertus de la comtesse Mathilde, et dans son immortel poème, Mathilde est le symbole de la vie active, comme Béatrix est l'image de la vie contemplative.

LE LISERON ET LE LIERRE

Au printemps, perçant la terre,
Un liseron, près de lui,
Aperçut un brin de lierre
Qui se mourait sans appui.

Il s'enroule à lui, l'enchaîne,
Et montant, montant toujours,
Fait si bien qu'au tronc d'un chêne
Il l'étreint de plusieurs tours.

Charité, telle est ta force!...
Le pauvre qui reverdit
Se prend enfin à l'écorce
Et, depuis, toujours grandit.

Quelle fut la récompense
Du modeste bienfaiteur?
Oh! plus douce qu'on ne pense...
Du lierre il vit le bonheur.

A chaque saison nouvelle,
Il revint pour en jouir,
A ses pieds, ami fidèle,
Poindre, fleurir... et mourir.

— Ah! que puis-je, dit le lierre,
Pour m'acquitter envers toi?
— Je n'en sais qu'une manière
Et fort simple, par ma foi!

Si mon souvenir te reste
Et si tu m'aimes d'autant,
Répond le sauveur modeste,
Je n'en demandais pas tant.

Ainsi la bonté nous aime
En vertu de son bienfait,
Et ne veut pour elle-même
Rien... que le bien qu'elle fait.

M^{me} CATHERINE DES ORTIES.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 8.

Nous donnons ce mois-ci à nos abonnées une série très-complète de morceaux de chant extraits des meilleurs opéras italiens. Nous n'avons qu'à citer les noms de Rossini, Donizetti, Bellini, Mercadante, etc., pour édifier nos lectrices sur la valeur des œuvres que nous mettons à leur

disposition. Il va sans dire que cela n'exclut en rien la musique de piano et la musique de danse, dont nos catalogues ont été et seront encore prodigues, et que chaque abonnée a le droit de choisir sa musique dans tous les catalogues parus depuis janvier 1856.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous poursuivons la série des notices biographiques, en nous occupant, ce mois-ci, de Jean-Baptiste Rubini, né le 7 avril 1793, à Romano, petite ville de la province de Bergame.

Son père, jouait la partie du cor au théâtre et joignait à cette industrie l'entreprise des cérémonies musicales des églises et des chapelles de la contrée; il confondait dans son brillant répertoire et accompagnait avec la même verve scrupuleuse le motet et la cavatine, les vêpres et les duetti, les litanies et les finali.

Malgré cette double corde à l'arc du père de Rubini, la fortune rigoureuse semblait ne pas lui tenir compte de ses efforts; souvent, avec ses trois fils, qui étaient à la fois chanteurs et instrumentistes, il revenait de ses tournées plus chargé d'ennuis que d'écus, la bourse aussi vide que l'estomac.

C'est par cette vie nomade et incertaine que Jean-Baptiste Rubini préludait à son existence brillante, à l'une des plus belles réputations musicales de l'Europe. A peine âgé de huit ans, il obtint les suffrages, les caresses et les dragées d'une communauté de religieuses, pour avoir exécuté avec une rare perfection les solos d'un *Salve Regina*.

Rubini fut conduit par son père à Adro, auprès d'un prêtre organiste nommé don Santo, qui passait pour savant dans l'art du chant; après avoir examiné le jeune virtuose et l'avoir gardé quelque temps auprès de lui, don Santo le renvoya à ses parents, déclarant qu'il avait des dispositions négatives, et que jamais il ne ferait un chanteur. Bien en prit au père de ne pas écouter les prédictions de don Santo; il donna lui-même des leçons à Rubini, et invita l'organiste à une messe où le ténor aux dispositions négatives chanta le *Qui tollis* d'une manière ravissante.

Bientôt après la carrière dramatique lui fut ouverte; à l'âge de douze ans, Rubini débuta sur le théâtre de Romano, et y obtint le plus grand succès. De là il passa à Bergame avec un engagement pour

jouer le violon à l'orchestre pendant les entr'actes de la comédie, et chanter dans les chœurs pendant la saison d'opéra. C'est alors que, sortant des chœurs, il se lança au premier rang et chanta presque à livre ouvert une aria de Lamberti, intercalée dans une comédie en vogue; il fit fureur.

Et cependant ses tribulations n'étaient pas encore terminées : il suivit une troupe ambulante à Fossano, à Saluzzo, puis enfin à Vercelli. Là, Rubini propose à un célèbre violoniste nommé Modi de courir le pays en donnant des concerts; celui-ci accepte, et les voilà partis pour Alexandrie : la permission de donner des concerts leur est refusée, attendu que la veille cette licence a été accordée à un autre violoniste : à Novi, c'est la comédie qui les empêche de se faire entendre; à Valenza, les deux virtuoses ne trouvent ni rivaux ni théâtre, mais l'évêque est mort, et nul divertissement ne peut être offert aux ouailles qui pleurent leur pasteur.

Dégoûté de tous ces obstacles, Rubini quitte Modi et se rend à Milan, d'où il est envoyé à Pavie pour la saison d'automne; ses succès dans cette ville le font engager d'abord à Brescia, puis à Venise, où il chante avec madame Marcolini *l'Italiana in Algeri*, de Rossini.

Engagé par Barbaja, directeur des théâtres de Naples, Rubini chante avec Pellegrini et Nozzari-Fioravanti, et compose deux opéras, *Adelson et Salvani*, et *Commingio romito*. En 1819, avec Ambroggi, Pellegrini et mademoiselle Mombelli, il paraît à Rome dans la *Gazza Ladra*, puis à Palerme avec Lablache et Donzelli.

De retour à Naples, il y trouva mademoiselle Chomel, cantatrice distinguée, avec laquelle il chanta plusieurs années, et qui devint sa femme. Ils passèrent ensemble à Vienne, et firent partie de cette troupe brillante qui réunissait David, Rubini, Donzelli, Cicimara, Lablache, Ambroggi, Botticelli, Bassi; mesdames Mainvielle, Rubini, Mombelli, Ungher, Sontag, Giuditta Grisi, Dardanelli et Grimbaun. Ru-

lini se rend encore une fois à Naples, et vient, le 6 octobre 1825, débiter à Paris dans *Cenerentola*. Après la saison, il retourne à Naples, ensuite à Milan, où Bellini écrit pour lui le *Pirate*, et, l'année d'après, la *Sonnambula*. C'est dans l'*Anna Bolena* qu'il reparait à Paris, au milieu d'applaudissements frénétiques. Rubini a été surnommé à juste titre le *roi des ténors*; il faudrait citer tous les personnages qu'il représente pour indiquer ceux où il brille; sa voix, ténor contraltino, part du *mi* pour s'élever à l'*ut* en voix de poi-

trine, en se prolongeant jusqu'au *la* suraigu au moyen du fausset.

Le chant de Rubini est surtout remarquable par l'agilité et par l'expression; ses cordes vont à l'âme: il est pathétique et déchirant, tendre et gracieux à volonté; léger dans la *Sonnambula*, brillant dans la *Donna del Lago*, touchant dans le *Pirate*, l'expressif dans les *Puritains*; son accent est douloureux et tragique à la fois dans la dernière scène d'*Otello*. Rubini a réalisé le ténor idéal.

MARIE LASSAYEUR.

Revue Musicale.

Le vent souffle et l'orage gronde, ce serait bien le moment d'aller écouter dans quelques belles salles de concerts ou de théâtre, émaillées de toilettes gracieuses et parfumées de fleurs de la saison, un peu de cette rare et bonne musique qui dédommage des rigueurs du temps; mais, de quel côté tourner ses pas? L'Opéra garde pour l'hiver ses secrets et ses trésors. Les Italiens se sont enfuis sous le ciel heureux de leur patrie, cette terre du soleil et de la poésie. L'Opéra-Comique recommence avec madame Ugalde une série de pièces que nous avons entendues et admirées depuis cinq ans. Les concerts ont fait place à des réunions moins orthodoxes où l'on cause et où l'on danse. On n'a pas encore quitté Paris, et pourtant les plaisirs de Paris nous abandonnent. On rêve la campagne en s'enfonçant dans sa causeuse, de peur de gagner, dans une pérégrination champêtre, une pleurésie ou un rhume de cerveau. Voilà certes un moment critique pour les amateurs de musique et de soleil; or, pour donner à nos lectrices une revue des nouveautés du mois, nous sommes contraints de leur parler des Bouffes-Parisiens, ce seul petit coin de la grande ville où il y ait quelque chose à écouter.

D'abord nous devons dire que M. Offenbach et ses chanteurs ont maison à la ville et château à la campagne. Dans ce moment ils ont transporté leurs pénates sous les belles allées des Champs-Élysées, de sorte qu'en revenant de la promenade au milieu des chalets du bois de Boulogne, on s'arrête devant le manoir musical, pour entendre un air de *Ba-ta-Clan* ou de la *Rose de Saint-Flour*.

— Et qu'est-ce donc que la *Rose de Saint-Flour*? me dirait-on. Pousse-t-il des fleurs dans cette petite cité auvergnate d'où nous n'avons tiré jusqu' alors que des porteurs d'eau ou des chaudronniers? — Oui, vraiment, ne vous déplaie. Une rose s'est bel et bien épanouie dans cet empire de la chaudronnerie, et devant ses belles couleurs M. Offenbach a composé une foule de motifs pleins de verve, de gaieté et d'originalité qui en définitive forment une opérette aussi gracieuse que burlesque. Les couplets de l'herette: *Entre les deux mon cœur balance*, ont autant de naturel que de

charme; l'air de Marcachy; *Cette marmite neuve*, a excité le fou rire du public, et la bourrée finale qui rappelle la danse et les mœurs traditionnelles de l'Auvergne se fait remarquer par une verve, un mouvement, une gaieté qui ont enlevé tout l'auditoire.

M. Bottesini nous avait promis un concert dans la salle des Italiens, et M. Bottesini a tenu parole. Nous l'avons entendu exécuter sur son gigantesque instrument tous les tours de souplesse et d'agilité des violoncellistes les plus exercés. Nul ne saurait surpasser l'élégance de son style, ni l'onction de sentiment qu'il apporte dans l'exécution d'une mélodie. A côté du bénéficiaire, nous avons remarqué madame Dangri, transfuge du Théâtre-Italien. Il y a peu de voix aussi pleines, aussi sonores, aussi vigoureuses que celle de cette cantatrice; mademoiselle Alboni pourrait, seule parmi les contraltos italiens, lui disputer le prix de la correction, de la légèreté et de la grâce. Madame Dangri a dit la cavatine d'Arsace dans *Semiramide* et le rondo final de la *Cenerentola* de la manière la plus brillante, et certes elle aurait pu lutter d'énergie et d'expression pathétique avec la Frezzolini elle-même.

Nous touchons au mois d'août, et la ville de Rouen s'entretient encore aujourd'hui des impressions profondes qu'a laissées dans la mémoire de ses habitants le mois de Marie, chanté par Alexis Dupont. Les journaux normands célèbrent avec enthousiasme la suavité de cette voix si pure que l'on prendrait pour la voix d'un ange. Ils sont émerveillés du style simple et noble du chanteur, de son expression touchante, et de cette profonde et pieuse émotion qu'il sait éveiller dans l'âme des assistants. Nous avons entendu quelques morceaux de musique sacrée composés par M. Vervoitte, maître de chapelle de la cathédrale de Rouen, et nous ne sommes pas étonnée qu'Alexis Dupont ait produit un immense effet, en se faisant l'organe de ces belles et sérieuses pages, où le sentiment religieux se mêle à l'ampleur et à la correction du style.

MARIE LASSAYEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MENU POUR UN DINER.

EN ÉTÉ

Potage printanier

RELEVÉ.

Turbot à la sauce blanche.

ENTRÉES.

Noix de veau à l'oseille.

Rigoles.

RÔT.

Filet de bœuf à la jardinière.

ENTREMENTS.

Asperges.

Timbale de macaroni.

DESSERT.

Tarte aux cerises.

Crème aux fraises.

POMMES A LA CRÈME. — Prenez de belles pommes, pelez-les, videz-les en les laissant entières; faites-les cuire avec du sucre; lorsqu'elles sont à moitié cuites, mettez-les dans un plat et remplissez les vides que vous y avez faits avec une crème à la fleur d'oranger ou au citron (qu'elle soit épaisse), couvrez-en largement les pommes, poudrez de sucre, et mettez pendant dix minutes sous le four de campagne. Vous pouvez orner ce plat en arrangeant, au-dessus des pommes arrosées de crème, de petites losanges d'angélique et des cerises confites.

COINGS CONFITS. — Choisissez des coings presque mûrs, bien jaunes, pelez-les, coupez-les par quartiers et les mettez baigner à l'eau fraîche dans la bassine; placez celle-ci sur le feu et faites bouillir huit ou dix minutes. Retirez le fruit, jetez-le dans de l'eau fraîche; refroidis, placez-les sur un tamis, pour les faire égoutter. Faites cuire au petit lissé autant de livres de sucre que vous avez de livres de fruits; à ce degré, mêlez le fruit au sucre et laissez jeter quelques bouillons. Retirez et versez dans une terrine; laissez séjourner pendant douze heures. Ce délai expiré, ôtez les coings de la terrine en les égouttant, jetez leur sucre dans la bassine et faites cuire au gros perlé. Mettez-y les coings; laissez-leur jeter quelques bouil-

lons; ôtez du feu, mettez en pots, arrosez-les du sucre resté dans la bassine. Laissez refroidir et couvrez.

FLEURS D'ORANGER PRALINÉES. — Épluchez une demi-livre de fleurs d'oranger; passez-les à l'eau fraîche et faites-les égoutter; faites cuire à la plume une livre de sucre, jetez-y les fleurs d'oranger et remuez avec une spatule jusqu'à ce que le sucre soit réduit en poudre et que les fleurs en soient entièrement recouvertes. Étendez alors sur des feuilles de papier et faites sécher les fleurs à l'étuve ou au four. C'est un bonbon très-doux qui se conserve longtemps.

PHARMACIE DOMESTIQUE.

Remède contre l'hydropisie.

Prenez une forte poignée de *Reine des Prés*, faites-en une tisane avec une pinte et demie d'eau; laissez réduire à une pinte; donnez-en au malade trois grands verres par jour: un le matin (à jeun), un à midi, un au soir.

Pour un enfant, réduisez la dose à moitié.

On trouve la *Reine des Prés* chez les herboristes.

Correspondance.

Il est quatre heures... Le soleil commence à dorer l'horizon, la brise balance doucement la cime des arbres, l'oiseau quitte la branche qui lui a servi de soutien et d'abri pendant son sommeil; l'air m'apporte les émanations des fleurs que nous avons cultivées et soignées ensemble, mon âme s'élève vers Dieu, ma pensée court vers toi. Que fais-tu à cette heure, ma Florence? te reposes-tu des fatigues d'une excursion lointaine dans le duché, ou rêves-tu en pensant à ceux que tu aimes et que pour trois mois tu as délaissés? Trois mois! Sais-tu qu'en trois mois il peut se passer bien des choses! que nous pouvons être séparées pour toujours!... Dieu me garde pourtant de t'attrister par des craintes imaginaires! Quand je m'ennuierai trop dans ce petit nid que mon père nomme fièrement sa campagne et où ensemble nous avons passé des heures si délicieuses, j'irai m'asseoir sur le banc où nous avons lu, causé, travaillé, et là, ma pensée vivant de ta pensée, je croirai te voir, t'entendre encore, t'interroger et te répondre comme nous le faisons quand, chacune à notre tour, nous lisons *Turquety*. Et puis, tu m'écriras et je te répondrai... et si je ne travaille plus avec toi, je travaillerai pour toi... mais à propos de travail, j'ai porté hier à Louise la troisième partie de l'opérette que nous avons étudiée ensemble, et qu'elle trouve plus jolie encore que les deux premières. Je la joindrai donc à cette lettre et à mes planches, persuadée qu'elle te fera plaisir et que tu éprouveras une

certaine jouissance à continuer l'étude du rôle que tu as accepté dans ce petit bouffe.

En sortant de chez Louise, je suis allée voir la grand-mère de Berthe. Je l'ai trouvée bien heureuse! Elle avait reçu le matin une lettre de sa petite-fille; tu devines qu'elle me l'a communiquée. Berthe est charmante... elle joint à un cœur aimant un esprit gracieux, distingué, qui se reflète dans les plus petites choses. On sent que la délicatesse est le fond de sa nature, l'ordre son élément. Sa petite lettre, écrite sur un simple papier blanc, marqué à son chiffre, respire un parfum de respect, par l'observance exacte des règles de convenance; elle était pliée en quatre et mise sous enveloppe. Les mots: ma bonne grand-mère, placés en sentinelle au quart de la première page, étaient écrits, à un intervalle de trois lignes, à peu près, de sa première ligne. Les quatre feuillets étaient couverts, à l'exception toutefois de la marge en blanc que l'on doit toujours laisser à gauche de la lettre et de celles de même proportion du haut et du bas de chaque page. Sa signature à droite était suivie à gauche de la date, du lieu d'où était écrite la lettre.

Il faut être bien intimes pour écrire en tous sens, comme on le fait généralement aujourd'hui, sous prétexte que l'abondance des sentiments et des idées a dépassé toute prévision. Dans ce cas, il serait, ce me semble, bien plus simple d'ajouter un feuillet que d'envoyer à ses amis un hiéroglyphe à déchiffrer. Et puis,

cette façon de sans gêne n'est pas du tout aimable, pas plus que de *griffonner* au lieu d'*écrire*. Une jeune fille doit s'appliquer à faire vite et bien toutes choses : une lettre à une amie peut être lue devant témoin et rien ne fait plus mal juger d'une personne qu'une épître sale et mal écrite ; l'esprit de soins, d'ordre, se juge dans les plus petites choses.

Ne prends pas cela pour une leçon à ton adresse, mais simplement pour une digression à propos de Berthe dont je te sais l'admiratrice autant que l'amie. La petite fille nous donnerait bien quelquefois des leçons de savoir vivre, grâce à sa grand'mère qui est le type le plus accompli de l'ancienne aristocratie, dont elle a su allier les habitudes de réserve, d'excessive politesse, aux usages consacrés de nos jours. Il est vrai qu'elle n'en prend que ce qui mérite de l'être : c'est ce que tous nous devrions faire, et c'est ce que nous ne faisons pas... Ainsi, par exemple, qui de nous songe à mettre quelque soin dans la lettre que nous adressons à notre modiste, à notre couturière ? C'est toujours assez bien, c'est toujours assez bon et nous en arrivons à cette aberration d'esprit d'employer pour leur écrire la même formule dont se servent nos domestiques pour nous parler. N'écrivons-nous pas : « Madame fait demander madame ou Mademoiselle X, tel jour, à telle heure ? » Comme un domestique vient dire : « Monsieur fait prévenir madame » qu'il sort ; ou bien encore : « Madame veut-elle me dire telle chose ? me donner tel objet ? » Voilà pourtant l'œuvre de la fierté mal raisonnée.

Mais, mais... voilà six heures qui sonnent, c'est à sept la messe, vite mes planches, je n'aurai jamais fini...

1. — QUART D'UN MOUCHOIR. Ce dessin composé tout exprès pour toi, doit être brodé au plumetis avec coton très-fin. Puisse la jeune fiancée à laquelle tu le destines, être tout ce que représente cette symbolique guirlande ; mêlée de guipure et de jours ! Varie ces derniers autant que possible, puis offre ce mouchoir orné d'une jolie valenciennne.

2, 3 et 3 bis. — COL, ENTRE-DEUX, REVERS DE MANCHES ; plumetis, œillets, feston feuille de rose. Tu broderas ce col et ces revers de manches sur mousseline ou sur nansouk, selon l'emploi à leur donner. Les revers se cousent au bord d'un très-haut poignet qui lui-même termine un bouillon de semblable étoffe. Ce genre de manches dont le poignet est fermé par des boutons ordinaires et le revers retenu par un double bouton à chaîne (boutons ornés de pierre de fantaisie, jaspé ou autre), est sans contredit le plus convenable que puisse porter une jeune fille modeste et distinguée, soit pour promenades en ville, soit en visites.

Quant à l'entre-deux, c'est tout simplement une petite galanterie à ton adresse, et que tu peux mettre à profit pour poignets de manches du matin, de robe de dessous et mille autres choses de ce genre.

4, Ecusson renfermant le nom de *Rose*. — Plumetis simple ou feston.

5, *Rosalie*, plumetis.

6, *Eléonore*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

7 à 14, PATRON et dessin d'un bonnet négligé ; le n° 7 est la moitié du fond ; le numéro 8 une sorte de barbe ; le numéro 9 est un bout de la bande, le nu-

méro 10 une des deux brides, le numéro 11, la moitié de la passe.

Le coin du rond où se trouve le n° 7 est le haut du bonnet et l'endroit où tu dois placer le milieu de la petite passe n° 11. Ferme légèrement ce rond sur cette passe, c'est-à-dire de façon à ce que l'ampleur contenue dans ce demi-cercle y soit régulièrement placée. Au bord de cette passe, qui doit encadrer le visage, couds, en forme de ruche (sur les joues et à plat sur le sommet de la tête) un tulle rehaussé d'une petite valenciennne. Au-dessus de la ruche, pose, *soutenue seulement*, la garniture n° 9, que tu feras tourner par derrière en forme de bavolet, y fixant, légèrement froncée, la partie de ton rond de bonnet non comprise dans la passe. Quant à la barbe, place-la sur ta passe, en tête de ta garniture, et forme de chaque côté un peu au-dessus de l'oreille, une espèce de coque suivie du pan brodé. — Les brides se posent comme toutes les brides du monde... celles de bonnet, s'entend, et cela sans malice, s'il vous plait, Mademoiselle.

Si tu es pressée de jouir ou paresseuse, ce qui, pour le résultat que je te propose, est tout un, fais ce bonnet en mousseline à pois, ou unie, ou façonnée, te contentant d'en festonner les garnitures ou d'y faire tout simplement un ourlet rehaussé d'une petite dentelle quelconque.

La mousseline à pois est toujours à la mode, on la met à toutes sauces : elle reçoit les honneurs du mantelot comme de la robe à volants, du fichu comme de la coiffure, puisqu'on en fait même des chapeaux !

12, Ecusson, renfermant le nom d'*Irma*. Plumetis simple.

13, ENTRE-DEUX, plumetis simple.

14, *Isménie*, plumetis.

15, *Sextia*, plumetis.

16, *Dorothée*, plumetis.

17, *T. P.*, plumetis avec pois ou œillets.

18, *M. A. E.*, plumetis, feston feuille de rose et œillets ou pois.

19, *G. P.*, surmontés d'une couronne, plumetis.

20, *C. M.*, plumetis.

21, *M. J.*, plumetis et œillets ou pois.

22, *C. L.*, plumetis fin.

23, *V. O.*, feston feuille de rose.

24, GARNITURE que tu m'as demandée et qui devait être assortie à la taie d'oreiller donnée en septembre 1834 ; elle se fait par conséquent de la même manière.

25, *L. D.*, plumetis simple.

26 et 27, dessin pour devant et col de gilet. — Broderie au passé sur casimir de couleur foncée ou sur piqué blanc, points grainés aux endroits pointillés. C'est sous le sceau du secret le plus absolu que je t'envoie un dessin pour gilet brodé... D'abord j'ai voulu rester sourde à tes instances, mais pensant que tu avais un présent à faire à quelque bon vieux grand-père de ton village, je n'ai pas eu le courage de te priver de ce plaisir.

28, Col pour enfant, plumetis, œillets, feston et feston feuille de rose. — Pour petite fille, brode-le sur mousseline ; pour petit garçon, sur nansouk.

29, Croquis d'un plomb en bois de rose, avec incrustation d'ébène et de cuivre. Le dessus est recouvert d'une moire bleue suède sur laquelle est posé un tissu à jours, fait au crochet avec de la soie noire ; mais l'un et l'autre pourraient être remplacés par une

couverture en velours, sur laquelle tu broderais un dessin quelconque, avec soutache de couleur tranchante, ou au passé avec soie cordonnet.

30, Croquis du bonnet donné sous les numéros 7 à 11. — Regarde-le, je t'en prie, les yeux fermés, car il est horrible et ne ressemble en rien à celui que je t'ai esquissé par mes explications.

31, PETITE CORBEILLE pour poser sur une table ou sur une étagère; elle est montée sur carcasse et se compose de petits crâneaux en perles blanches dans le style de la suspension et du vide-poche, donnés il y a quelque temps. Ces crâneaux, légèrement recourbés, sont entourés d'une chenille ponceau, qui recouvre les montants et le tour du bas.

32, CHAUSSONS pour enfant du premier âge. Ces chaussons se font en cachemire blanc ou bleu. Ils sont doublés de soie blanche piquée et ornée. Quant aux petits carreaux que tu vois, ils sont formés par deux rangs de points de chaînette, bordés avec cordonnet pareil à l'étoffe ou de couleur tranchante. Si tu les fais en couleur tranchante, emploie deux nuances. Tu peux aussi remplacer les chaînettes par deux soutaches.

33 et 34, PASSE et BAVOLET de chapeau.

Après avoir coupé le bavolet sur ce patron, tu le doubleras d'un tulle de Lyon très-raide, et dans le bord duquel tu placeras une cannetille. Ensuite tu l'orneras dans le style du chapeau, et tu le fixeras à ta calotte par trois plis plats; un dans le milieu et les deux autres de chaque côté de celui-là. Si tu as des chapeaux de l'année dernière qui n'aient point été retouchés, je t'engage à faire toi-même ce petit changement: tu verras combien ils prendront un petit air rajeuni.

Les formes sont toujours fuyantes, la calotte dans le cou. Tous les ornements sont par derrière, c'est de pis en pis. Espérons en l'automne!...

35, 36, 37. PATRON DE GUÊTES POUR PETITS GARÇONS DE SEPT À HUIT ANS. Ces guêtres se font généralement, tant pour hommes que pour enfants, en étoffe assortie à celle du pantalon, nankin, coutil, etc.; on les place sur des souliers de peau ou de cuir verni: c'est frais et distingué. Un peu plus tard, le drap remplacera ces étoffes légères, mais n'aspirons pas à ce moment, qui nous annonce tant de mauvais jours.

38, PATRON D'UN PETIT MANTELET MONTANT qui te sera peut-être agréable le mois prochain, car les journées et les soirées surtout commencent alors à devenir très-fraîches. Tu pourrais le doubler, le ourter légèrement, et l'orner de trois rangs d'effilés; le premier autour du mantelet et les deux autres aux endroits indiqués par le pointillé ou trait. Ces deux rangs devront être beaucoup plus bas que le rang du tour. Les points de cachemire, soit noirs, soit de couleur, que l'on avait portés au commencement du printemps, vont reprendre leur vogue en automne. Tu sais que ces châles-points, qui sont pour nos mères ou pour nos sœurs déjà mariées, se garnissent de plusieurs rangs de dentelle de laine ou de guipure; ce vêtement est des plus distingués.

Voilà qui est dit, ma Florence, pour les broderies, les patrons, les fantaisies; passons, si tu veux, à la tapisserie retardataire. Elle a fait faux bon; Marseille sait pourquoi, demande-le-lui, il t'en fera la confidence par reconnaissance pour ta silencieuse attente. Mais qu'ai-je à dire de cette tapisserie? tu vois ce

qu'en est. Ce qu'elle sera, tu le devines, et je gagerais que par amour pour l'aiguille... et pour moi, tu exécuteras sous peu un coussin, un dessus de chaise ou un oreiller reproduisant l'un de ces charmants dessins.

Par une chaleur tropicale, je suis allée hier à Paris... Dieu! quelle fournaise! et que malheureux sont ceux qui doivent y rester! A midi, les petits chiens craignaient de poser leurs pattes sur le macadam asphaltisé du boulevard! cela n'a pas duré longtemps... Les arroseurs sont passés... le fen et l'eau se sont donné la main, mais il en est résulté un marais qu'ont bientôt desséché les ardeurs du soleil, aidées par les balais de barège, de mousseline et de mousseline crinoline de nos Parisiennes. Connais-tu cette nouvelle étoffe, claire comme l'organdi, fraîche comme le lin et raide comme du crin? C'est charmant! et je promets à celle-ci un grand succès et une longue existence.

Décidément nous marchons aux paniers, et vraiment je crois qu'ils seraient préférables à ces jupons plus ou moins empestés qui se cassent, se plient au moindre mouvement et ressemblent à des outres mal remplies. D'ailleurs, les paniers seraient plus économiques, car pour être toujours bien ballonnées, il ne faut rien moins qu'une consommation de quatorze jupons par semaine, deux par jour, et c'est très-moderate.

Nous devrions bien renoncer à cette extravagance, car elle nous coûte quelquefois encore plus cher que des frais de blanchissage! L'autre jour, deux dames se promenaient très-amplement crinolines, un gamin vint à passer près d'elles.... « Ah! cria-t-il en s'arrêtant, le ballon de l'Hippodrome! » Chacun s'arrêta comme lui, écarquilla les yeux, on fit cercle autour des pauvres dames, un fou rire éclata de toutes parts. Juge de leur confusion.

Voici maintenant un procédé nouveau, pour copier la musique, les cartes de visites, les lettres mêmes, en caractères dorés, argentés et bronzés.

Pour les caractères dorés on se sert d'une encre faite avec de la gomme gutte, dissoute dans l'eau, à laquelle on ajoute assez de sucre pour la rendre luisante et l'empêcher de sécher trop promptement. Avant de te servir de cette encre, agite-la, puis, au fur et à mesure que tu auras écrit trois ou quatre lignes, saupoudre ton travail de poudre d'or excessivement réduite, et que tu te procureras facilement chez tous les marchands de couleurs. Tu useras du même procédé de saupoudrage pour argenter ou bronzer tes copies; remplaçant alors la poudre d'or par de la poudre d'argent, ou de la poudre cuivre de Nuremberg.

Pour argenter, il faut se servir d'une encre faite avec du blanc d'argent réduit en poudre, et dissous dans une faible eau gommée et additionnée de sucre.

Pour bronzer, l'encre noire ordinaire avec addition de sucre est très-convenable.

Jette maintenant les yeux sur ce petit dessin: devines-tu ce qu'il représente et à quel usage il est destiné? Cherche... et tu ne trouveras pas, j'en réponds. Ce n'est pas cependant faute d'être dans l'esprit de son emploi, Dieu merci! cette masse de tons bruns et gris, ces bons hommes qui ressemblent à des tâches noires, tout cela sent l'absence de lumière,

d'air et de tout ce qui anime la peinture; comment donneras-tu tout cela à cette tierce-partie d'un tout arrondi du bas, arrondi du haut? En l'interposant entre la lumière et tes yeux. Vois comme chaque objet s'anime alors, comme chaque personnage prend vie, comme les arbres verdissent, comme les murs des maisons blanchissent, comme les étoiles scintillent et comme on sent la présence de *la blonde Phébé*. Encore un petit effort, et tu auras deviné, que je t'envoie le tiers d'un..... La suite au prochain numéro.

D'une image allons à une autre : je te place devant la gravure de mode, qui toujours te fait sourire.

Toilettes de jeunes filles et de jeunes femmes. — La première se compose d'une robe de mousseline à volants, ayant un ourlet dans lequel est passé un ruban; le corsage décolleté est recouvert par un fichu Marie-Antoinette, rappelant les volants; les manches, formées par un seul gros bouillon, sont terminées par un volant.

La seconde toilette est composée d'une robe en gaze de Naples; sur la jupe unie sont disposés des rubans

de taffetas formant des carreaux losanges; à chaque angle de ces carreaux est un nœud à bouts. La basquine est en taffetas orné de grands effilés. — Chapeau en paille anglaise orné de fleurs.

Pour le coup je puis dire : n...i...ni, c'est fini. Ce n'est pas une lettre que je t'envoie, mais un recueil complet de tout ce qui peut occuper tes loisirs. Tu n'en as guère, sans doute, et dans cette vie des eaux où l'on se couche avec l'aurore, où l'on se lève avec le soleil baissant, c'est à peine si l'on trouve le temps de penser. Mais si telle est la vie des malades imaginaires, telle n'est probablement pas la tienne. Ta mère réclame des soins sérieux, et ton dévouement est à la hauteur de toutes ses souffrances. Tu danses donc peu, je l'espère, tu ne travailles peut-être pas davantage, mais tu te promènes, tu lis, tu devines des énigmes, des charades, des rébus... A propos, as-tu deviné celui de juillet? Deux A sur une portée de musique, au rang de la note *mi*, O près T : le soldat N mis au rang, enfin la ville de Dreux, lis donc : *Amis au prêt, ennemis au rendre*. Adieu, nous attendons que tu nous prouves que tu penses à ceux qui t'aiment et qui sont tout à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

7 août 1660. — Mort du peintre Velasquez.

Velasquez naquit à Séville et fut élève de Herrera, peintre espagnol connu par sa touche hardie; très-jeune encore, il alla se fixer à Madrid, et dès lors sa vie, comme celle de son contemporain Rubens, fut un enchaînement de succès et de prospérités. Les rois Philippe III et Philippe IV l'honorèrent de leur patronage et de leur amitié. Il remplit une charge à la cour, et il dissipa, dans ces fonctions honorifiques, un temps précieux pour l'art et la postérité. Il fut envoyé en 1660, à la frontière de France, pour y préparer les logements royaux à l'occasion du mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV. Épuisé de fatigue, il revint à Madrid le 31 Juillet pour y mourir le 7 août, à l'âge de soixante et un an. Sa femme le suivit à huit jours d'intervalle.

Il n'y a pas un seul genre, la marine exceptée, dans

lequel Velasquez ne se soit essayé et qu'il n'ait traité avec une supériorité presque égale. Ses portraits surtout excitent au plus haut point l'admiration. Ses personnages sont comme des évocations de l'histoire, et l'art avec lequel il fait circuler l'air autour d'eux fait croire qu'on regarde dans un miroir, dans une chambre, que l'œil plonge enfin dans l'espace. La famille royale fut souvent reproduite par son pinceau, et il rendit avec un talent que Van Dick seul a égalé, l'air noble et fier de ses modèles, leur tenue grave et leur costume sévère. Lessujets plus humbles lui ont également réussi : ses mendiants et ses petits vagabonds sont dignes de faire pendants à ceux de Murillo; ses tableaux historiques sont pleins de vie, mais on ne trouve pas la même inspiration dans ses tableaux de sainteté.

Mosaïque.

LE BLÉ.

Le blé est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivraie, avec les gramens, les chiendents et quelques autres herbes des prairies, mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter ; et comme il se renouvelle tous les ans, et que, servant de nourriture à l'homme, il est de toutes les plantes celle qu'il a le plus travaillée, il est aussi de toutes celles dont la nature est le plus altérée. L'homme peut donc non-seulement faire servir à ses besoins, à son usage, tous les individus de l'univers, mais il peut encore, avec le temps, changer, modifier et perfectionner les espèces ; c'est même le plus beau droit qu'il ait sur la nature. Avoir transformé une herbe stérile en blé est une espèce de création, dont cependant il ne doit pas s'enorgueillir, puisque ce n'est qu'à la sueur de son front et par des cultures réitérées qu'il peut tirer du sein de la terre ce pain, souvent amer, qui fait sa subsistance.

BUFFON.

Si vous voulez que votre besogne soit faite, allez-y ; si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y.

LE BONHOMME RICHARD.

Ne portons dans le monde ni curiosité ni indiscrétion. La curiosité est le défaut d'un petit esprit, qui, ne sachant pas s'occuper, a besoin de s'amuser des occupations des autres. Relative à des objets minutieux, elle est ridicule ; dans les affaires importantes, elle est odieuse. Ne cherchons à connaître que les débats et les chagrins qu'il est en notre pouvoir d'apaiser.

JOSEPH DROZ.

Je ne puis supporter d'entendre dire : *Je suis trop vieille pour me corriger !* Je pardonnerais plutôt à la jeunesse de dire : je suis trop jeune ! C'est lorsqu'on n'est plus jeune que l'on doit surtout travailler à se perfectionner, chercher à remplacer par ses bonnes qualités ce qu'on a perdu en fait d'agrémens.

M^{me} DE SÉVIGNÉ.

L'adversité est la mère de notre âme ; la prospérité n'en est que la marâtre.

MONTESQUIEU.

UNE ÉPITAPHE.

Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu ; ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres ; mais ce que j'ai donné est encore à moi.

RÉBUS.



cré-
qui,
des
inu-
ntes,
les
d'a-

trop
à la
u'on
à se
mes

érité

pos-
onné

